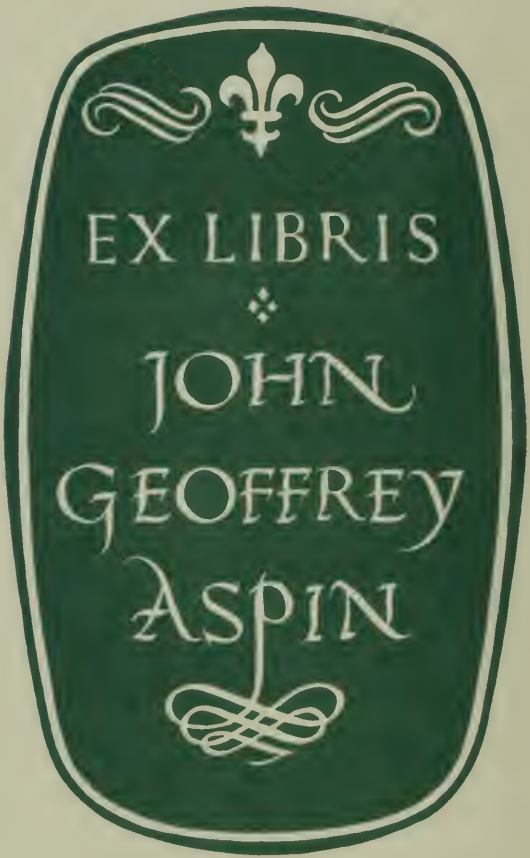
EX LIBRIS
JOHN
GEOFFREY
ASPIN

CE
Coll spec.

POËSIES

DIVERSES.

POËSIES DIVERSES.

PAR

M.r DE LA MONTAGNE,

Auteur de plusieurs Ouvrages Dramatiques.

Barbite, qui varios lenisti pectoris æstus,
Dum juvenem nunc spes, nunc agitabat Amor;
Perfice ad extremum .....

Melin de Saint Gelais.

A PARIS,
Chez KNAPEN Fils Lib.Im.
Rue S.t André des Arts.
1789.

De sa Divinité déchue
On n'encensa plus les Autels ;
L'Amour vit sa tête chenue
En bute au mépris des mortels.

A ses ennuis pour se soustraire,
Il songe à terminer son sort ;
Cesser de régner et de plaire
C'est deux fois éprouver la mort.

De Cyprès et de Térébinthe
Il a composé son bûcher,
Et nouvel Alcide, sans crainte
Il s'empresse de s'y coucher.

Euphrosine alors attendrie
Sur ses yeux pose son bandeau ;
Aglaé l'embrasse, et Thalie
Saisit le funeste flambeau.

Déjà de vives étincelles
Partent du bûcher enflammé ;
Le feu prend d'abord à ses aîles ;
L'Amour est bientôt consumé.

Mais la flamme qui se partage
Brille et s'envole vers les cieux ;
L'Amour assis sur un nuage
Paroît le plus jeune des Dieux.

Dans cette nouvelle jeunesse
Il a pris les traits de Zélis,
Cet air que donne la tendresse,
Ces yeux fins, ce charmant souris.

Il a cette pudeur céleste,
Le plus doux attrait du plaisir,
Et qui dans un regard modeste
Fait briller l'éclair du désir.

De trop près avec imprudence
J'observois un tel changement;
D'un trait qu'avec force il me lance
Il m'a blessé profondément.

Maintenant on lui rend hommage,
Tous les Mortels lui sont soumis,
Et l'on adore son image
En croyant adorer Zélis.

Bordeaux, 1777.

A MADAME ***.

De la beauté tu m'offres le modèle,
Du sentiment, quand le feu l'embellit;
Dans tes yeux noirs le plaisir étincelle;
L'Amour heureux sur tes lèvres sourit.

Quand sous tes doigts de la harpe sonore
Tu fais frémir les sons harmonieux,
C'est, je le crois, la jeune Terpsichore
Qui t'a prêté son luth mélodieux.

Charme céleste! O volupté divine!
A quels transports tout mon être est livré!
Aux doux accents d'une voix argentine
Mon cœur languit, de plaisir enivré.

Que dans un bal de ta taille charmante
Tu sais montrer les contours séduisants,
Et de tes bras la souplesse élégante,
Et de tes pas les moëlleux agréments!

Tu rougirois, toi, qu'il faut qu'on révère,
Si je peignois de plus secrets appas;
Non, non, Zirphé; le Peintre téméraire
Dessine mal l'objet qu'il ne voit pas.

Jusqu'aux attraits qu'envelope un nuage
Si mes regards pouvoient jamais percer,
Mon cœur toujours en garderoit l'image,
Mais mon pinceau n'oseroit les tracer.

A UNE RELIGIEUSE,

nommée sœur Saint Augustin.

NOUS savons tous ce qu'a dit sur la Grace
Le Saint Docteur dont vous portez le nom;
Mais votre exemple est bien plus efficace
Pour nous montrer la valeur de ce don.

Il a décrit d'une plume éloquente
Les traits vainqueurs qu'elle lance ici bas;
Mais une Grace encore plus touchante
Brille en vos yeux, dont il ne parle pas.

A cette Grace on n'est jamais rebelle;
En vous voyant on s'y soumet d'abord;
Bien mieux qu'à l'autre on lui reste fidèle,
Et sur ce point tout le monde est d'accord.

LE GASCON SATISFAIT DE SA FEMME.

DIALOGUE.

C'EST le sieur de Verdac. -- C'est lé sieur Desfossés. --
On vous rencontre enfin, Monsieur, aux Tuileries.-
-J'ai pris femme, mon chér.- Belle- dès plus jolies-
-Modeste, apparemment ?-toujours lés yeux baissés.
-Point bavarde ? - muétte - oh diable, et de quel âge ?--
-Fort jeune pour lé sur et lé séra long-temps.-
-Point coquette, est-il vrai ?-froidé pour les galans.
-C'est un trésor, Monsieur, qu'une femme aussi sage ;
Quoi, donc ? le doux propos pour elle est sans appas ?--
-C'est temps perdu, mon chér ; c'est parler à cet arbre.--
-Ainsi vous n'étes point - jé né lé pense pas.-
-Cette femme est de pierre ?- eh non, elle est dé marbre.

LE SERIN DE LUCILE.

AIR : *Triste raison, etc.*

Ma patrie est aux îles fortunées;
Mais je la trouve en ce climat lointain;
J'y vois couler mes riantes journées
Près de Lucile et bénis mon destin.

Je suis l'oiseau que chérit cette Belle,
Et je naquis pour vivre sous sa loi;
Puisque je perds ma liberté pour elle;
Mon esclavage est un bonheur pour moi.

Heureux oiseau, quand Lucile me touche;
Mon petit cœur y goûte mille appas;
Je vais sucer le nectar de sa bouche,
Et dans sa main je prends tous mes repas;

Je vis joyeux sous son aimable empire,
Et je n'ai plus de regrets pour les champs;
Dans ses beaux yeux c'est le ciel que j'admire;
Et dans son sein je trouve le printemps.

STANCES

Écrites en voyant le Tombeau du Duc de Choiseul, sur lequel on a planté un Cyprès, conformément à ses dernières volontés.

Des vains Adorateurs de qui la foule assiège
L'idole qu'encense la Cour,
Voilà donc à Choiseul ce qui reste en ce jour;
Un arbre seul fait son cortège.

En triomphe jadis ces lieux l'ont vu paroître,
Lorsque dans son exil emportant nos regrets,
Perdant la faveur de son maître,
Il conserva l'estime des français.

Eh quoi? sur cette tête où dans leur origine
Des grands événements le cours étoit tracé,
Qui tenoit des États le pouvoir balancé,
Un cyprès va prendre racine.

Des fameux chênes de Dodone
Oui, cet arbre bientôt doit emprunter la voix,
Et dicter des arrêts qui même sur le trône
Feront pâlir les Rois.

Voyageur, que le sort conduit sur cette rive, (1)
Tu vois le trait fatal dont la mort nous atteint;
Tu vois que des grandeurs la pompe fugitive
Passe comme un éclair qui brille et qui s'éteint.

Entends de ce cyprès l'oracle respectable;
D'un salutaire effroi que ton cœur soit ému.
» Foibles mortels, voilà l'écueil inévitable
» Où tout périt, excepté la vertu ».

25 Juillet, 1785.

[1] Le Duc de Choiseul est enterré dans le Cimetière de la Paroisse de Chanteloup.

A TROIS SŒURS.

JADIS Socrate de sa main
Des trois Graces fit les statues;
Pour former ce groupe divin
Il prit trois Grecques ingénues,
Aux yeux noirs, à l'air enfantin,
Qui, rougissant de se voir nues,
Lui découvrirent, un matin,
Ces lis éclos sur un beau sein,
Ces roses au jour inconnues
De l'amour le charmant butin.

Vous, les vrais modèles des graces,
Vous, dont les charmes séducteurs
Font voler par-tout sur vos traces
Les ris, les amours et nos cœurs,
Si Socrate avoit pu connoître
Vos minois, vos appas secrets,
L'amour fut devenu son maître;
L'amour eût percé de ses traits
Le plus sage homme qu'on vît naître.
Malgré ce qu'ils peuvent paroître,
Comme nous les sages sont faits.
Ebloui de vos doux attraits
Socrate auroit rendu les armes,
Et senti sa main se prêter
Au plaisir d'errer sur vos charmes
Mieux qu'au projet de les sculpter.

A M. LE CHEVALIER DE POUGENS

En lui faisant présent des œuvres de Charron reliées en parchemin.

D'YORICK (1) et de ses essais
Vous avez gardé la mémoire,
Et du bon Moine de Calais
Vous connoissez toute l'histoire.

Vous avez lu de quel bon cœur
Déridant son visage morne,
Au sentimental voyageur
Il offrit sa boëte de corne.

Moi, plus pauvre qu'un Francisquain,
Et par le sort trompé sans cesse,
Je ne puis vous mettre à la main
Des bijoux de pareille espèce.

[1] C'est le nom qu'a pris *Sterne* dans son *Voyage Sentimental*, faisant allusion à la prébende qu'il possédoit dans la Cathédrale d'Yorck. Il est fait mention d'un Bouffon nommé *Yorick* dans *Hamlet*. Ainsi, l'on voit que *Sterne* pouvoit prendre ce nom à double titre.

Si j'épouse un jeune tendron,
Quoique pauvre, je vous assure
Que sans délai dans ma maison
J'en aurai la manufacture.

Je voudrois bien en attendant
Vous donner quelque bagatelle,
Et je vais saisir le moment
De l'occasion la plus belle.

Je sais qu'en votre cabinet
Dans tout temps vous logez *Montagne*;
Mais lorsque Montagne paroît,
Il faut que *Charron* l'accompagne.

En plaçant le pauvre *Charron*
Près du grand homme qu'on respecte,
Ce sera mettre le maçon
Tout à côté de l'architecte.

Or, vous n'avez pas cet Auteur,
Et je le tiens dans ma valise;
Prenez-le; il est homme d'honneur,
Et de bon sens, quoique d'Eglise.

Bien que vêtu mesquinement
Il mérite qu'on le contemple;
Contre le luxe en déclamant
Il faut bien qu'il prêche d'exemple.

Oui, pour vous ce vieux parchemin
Vaudra la plus superbe étoffe,
Et vous ferez grace au Bouquin
Par égard pour le philosophe.

Londres, 3 mars 1787.

IMPROMPTU.

A une jeune Dame qui se plaignoit de la foiblesse de sa vue,

S'IL ne voit clair ton bel œil noir
Est-ce un étrange phénomene ? —
Il fut fait, charmante Climene,
Plus pour être vu que pour voir.

A MADEMOISELLE DE V***

En lui donnant une Croix pour porter au cou.

PLUS indulgente que toute autre
Recevez ce bijou que j'ose vous offrir ;
Daignez sur votre sein porter mon souvenir ;
Moi, dans mon cœur je porterai le votre.

A MADAME DE R****

Dont le mari excédé par les tracasseries de sa femme étoit parti de Bordeaux et s'étoit réfugié à Toulouse.

JADIS Orphée alla jusqu'aux enfers
Pour y trouver sa chère épouse ;
Mais votre époux, Chloris, lassé de vos travers,
En poste de Bordeaux a fui jusqu'à Toulouse.
Moi, d'une et d'autre part je trouve de l'excès,
Et voici là-dessus mon sentiment, Madame.
L'un est allé trop loin pour y chercher sa femme ;
L'autre pour fuir la sienne en est encor trop près.

A MADAME DE GOUGE,

Après avoir lu une de ses Comédies.

J'Ai lu votre heureux badinage
Où l'esprit joint à la raison
A pris de chaque personnage
Et le caractère et le ton.

En admirant votre génie,
J'ai cru, pardonnez mon erreur,
Que d'être encor jeune et jolie
Vous n'aviez pas du moins l'honneur.

J'ai cru voir un visage étique,
Des traits par le temps sillonnés,
Sur le front une coëffe antique
Et des lunettes sur le nez.

A votre aspect mon erreur cesse;
Je vois sous un chapeau de fleurs
De la plus riante jeunesse
Les appas les plus séducteurs.

Dans des yeux où se peint votre ame
Plus brillans que ceux de Cypris,
Je vois étinceler la flame
Qui nous brûle dans vos écrits.

Je vois la main d'une Bergère,
Des doigts mignons faits pour cueillir
La rose qui croît à Cythère;
Et pour caresser le plaisir.

Je dis alors dans mon ivresse
Que si, comme il est très-certain,
Vos écrits méritent la presse,
Vos traits sont dignes du burin.

Qu'à la tête d'un sot ouvrage
Un Auteur se donne les airs
De nous offrir son laid visage
Plus plat que sa prose et ses vers;

Lise de ces vers à la glace
Envelope son éventail,
Et du portrait sur le Parnasse
Momus fait un épouvantail.

Mais vous qu'embellit la nature,
A vos écrits intéressans
Joignez encor votre figure
Pour charmer l'esprit et les sens.

EPIGRAMME.

Le Professeur Baldus bredouilloit tristement
Un discours en latin qu'on ne comprenoit guère ;
Chacun des Auditeurs bailloit très-largement ;
« Patience, disoit un ami son confrère,
Il vous satisfera, Messieurs, assurément
Au second point ; c'est là son ordinaire » —
Il nous a satisfait ; mais savez-vous comment ?
Il a quitté la chaire.

A MADEMOISELLE LUCILE D***.

En lui présentant une bourse.

L'AUTRE jour au Bourg-la-Reine,
Le Vicaire étant absent,
L'Amour, cet aimable enfant,
Armé de son arc d'ébène
Qui rendoit son teint plus blanc;
Nous dit, en montant en chaire,
« On vous fait à tous savoir,
» Qu'une gentille Bergère,
» Perdit sa bourse hier au soir;
» Elle a les yeux de ma mère,
» Le sourire de ma sœur,
» La taille fine et légère:
» La voix pleine de douceur.
» Son nom seul charme le cœur;
» Il rime avec Amaryle ». -
J'interrompis l'Orateur,
» Cette énigme est très-facile,
M'écriai-je, en me levant:
» J'ai la bourse, et sur le champ
» Je vais la rendre à Lucile.

RONDEAU

A MADEMOISELLE OLIVIER *.

« MON Olivier triompha dans Athène,
» Et maintenant sur les bords de la Seine
» Sa beauté fait le délice des yeux;
– Ainsi Minerve, assise avec les Dieux,
Mère des Arts, parloit en Souveraine. –
» De l'élever c'est moi qui pris la peine,
» Lui dit Thalie, il faut que l'on convienne
» Qu'à juste droit je la nomme bien mieux
Mon Olivier ».
Zéphir s'écrie : » il faut que je l'obtienne;
» Sa fraîcheur est l'effet de mon haleine.
Apollon dit, « je lui prête mes feux;
» A mon laurier je renonce, et je veux
» Voir désormais fleurir sur l'hipocrène,
Mon Olivier ».

* Jeune Actrice du théatre François, moissonnée dans son printemps, et dont les talens et les qualités personnelles ont excité les plus vifs regrets.

LE TOMBEAU

DE MADEMOISELLE OLIVIER.

SCULPTEUR, choisis un marbre des plus blancs;
Il doit couvrir la beauté, les talents.
Pour y graver l'emblême de sa vie,
Représente une rose à peine épanouie;
Ajoute des lauriers, gages de ses succès;
Elle sçut en cueillir sur les pas de Thalie.
Entrelace le tout d'un funeste Cyprès.

A MONSIEUR ***,

En réponse à une lettre écrite de Toulouse, dans laquelle il me marquoit qu'il n'avoit pu voir sans attendrissement, le corps de la belle Paule, que l'on conserve dans le caveau des Cordeliers de cette Ville.*

Si l'aspect imprévu d'une belle Momie
A coûté des regrets à ton ame attendrie,
De Paule contemplant le reste desséché,
D'une vive douleur si tu parus touché,
Tu n'as fait que céder au pouvoir invincible
Qu'exerce la Beauté sur un cœur né sensible,
La Beauté, qui survit aux horreurs du trépas,
Et dont le simulacre a pour nous des appas.
Un Monarque ** avoit vu sa maîtresse chérie
Tomber sous le ciseau de la parque ennemie,

* Paule de Viguier, née à Toulouse en 1518 : c'est une tradition très-répandue dans cette ville, que cette femme étoit une beauté parfaite et au-dessus de toute idée. Au reste, il est fort douteux que la noire momie du caveau des Cordeliers soit le corps de cette belle Paule, puisqu'il est dit qu'elle fut enterrée aux Augustins.

** Cette anecdote de la vie de Charlemagne est citée dans les chroniques du temps.

Et, toujours auprès d'elle, il tenoit embrassé
Ce corps pâle, immobile, et déjà tout glacé;
Du souffle de la mort cette rose abattue
S'offre à lui sans couleur et charme encor sa vue,
Des funebres honneurs éloignant les apprêts,
Il défend au cercueil d'engloutir tant d'attraits.
On tremble du péril où le Prince s'expose;
De cet étrange amour on veut savoir la cause.
Le Roi quitte un moment ce corps inanimé;
On découvre un anneau dans sa bouche enfermé
Qui d'un charme secret porte le caractère.
Il est enfin connu ce singulier mystère,
Et sans doute le Roi, près de ce triste objet,
D'un Talisman fatal éprouve encor l'effet.
On ne se trompoit pas; quelle est cette magie?
La beauté, cette fleur, qui plaît quoique flétrie,
Qui, sur sa tombe même arrêtant les plaisirs,
Dans l'ombre de la mort allume nos désirs.

* Lorsque l'art des Ruysch exerçoit ma pensée,
J'ai vu le Professeur d'un horrible Lycée
Dans le sein d'une Vierge arrachée au tombeau
Différer quelque temps d'enfoncer le coûteau.
Il craignoit de détruire un si parfait ouvrage;
Il admiroit la mort dans sa plus belle image,

* L'Auteur a été reçu Docteur en Médecine dans l'Université de Bordeaux, en 1770.

Ces contours arrondis, ces traits, cette pâleur
Qui du plus pur albâtre effaçoit la blancheur;
Telle aux champs d'Ausonie une antiqne statue
Etale à nos regards sa beauté toute nue,
Et d'un marbre poli le doux enchantement
Du spectateur ému fait souvent un amant.
L'Amateúr, qui de l'art éprouve tout l'empire,
L'embrasse avec fureur et croit qu'elle respire.

ROMANCE ALLÉGORIQUE

A MADAME DUPLESSIS.

JADIS dans Rome florissante
Vivoit la belle Emilia,
Avec une fille charmante
Qui se nommoit Lucilia;
Jeune objet qu'amour fit pour plaire;
En la Voyant chacun disoit,
Elle est l'image de sa mère,
Et son éloge étoit tout fait.

Un jour cette mère adorée
Tomba malade en grand danger;
Près d'elle sa fille éplorée
Voit qu'on ne peut la soulager.

» Le secours humain est frivole
Dit-elle, adressons-nous aux Cieux »,
Elle court vers le Capitole
Implorer le père des Dieux.

« O Jupiter, Dieu secourable,
Sauve ma mère; exauce-moi.
Peut-être une offrande agréable
Pourra m'acquitter envers toi.
J'irai consumer ma jeunesse
Aux pieds des autels de Vesta;
J'irai servir cette Déesse
Dont le chaste sein te porta ».

« A tous les regards invisible;
J'ignorerai le sort heureux
Dont jouit l'épouse sensible
Unie à l'époux vertueux.
Ne crains pas que je me repente
Du sacrifice que je fais.
Sachant que ma mère est vivante
Je ne puis avoir des regrets ».

A ces mots, grand Dieu! quel miracle,
Bien fait pour un cœur aussi pur!
On entend la voix de l'oracle
Qui sort de son réduit obscur,

— « Ton sacrifice est téméraire;
Tu vivras pour des nœuds plus doux.
Qui sait si bien aimer sa mère,
Saura bien aimer son époux ».

« Retourne en paix, elle est guérie
Celle pour qui tu fais des vœux.
L'une à l'autre toujours unie
Vous vivrez long-temps toutes deux ».—
Le Dieu se tait ; lui rendant grace,
Lucilia rentre au logis;
Elle voit sa mère, l'embrasse
Et leurs destins furent remplis.

A MADEMOISELLE THÉRESE L. N.

Qui m'avoit envoyé un baiser dans une lettre, pendant mon séjour à Londres.

Une petite main, blanche, douce et badine,
Daigne m'écrire un petit mot;
Une petite bouche amoureuse, enfantine,
M'envoie un baiser pour mon lot.

Aï-je pu jamais me promettre
Que Thérese à ce point dût me favoriser?
Mais, hélas, un baiser plié dans une lettre
N'est qu'un fantôme de baiser.

Si la poste pouvoit nous remettre en nature
Ces baisers, dont le charme aux Dieux nous rend égaux,
En peu de temps, je vous l'assure,
Tout l'argent du Royaume iroit dans ses bureaux.

De nos vieilles sempiternelles
Les paquets pourroient bien demeurer au rebut;
Mais quant à ceux des jeunes Pastourelles,
On les retireroit, quelque prix que ce fut,

Moi, qui ne jouis pas de hautes destinées,
Si vos jolis baisers pouvoient passer la mer,
Thérese, pour un seul, je paîrois deux guinées,
Et ne me plaindrois pas que le port fut trop cher.

Londres, Janvier 1787.

A MONSIEUR LE MIÈRRE

De l'Académie Françoise, en lui envoyant deux de mes opuscules.

Vous qui peignez la fresque et le portrait
Avec l'esprit, le feu, le caractère,
Que le génie imprime à chaque objet
Par des moyens inconnus au vulgaire,
D'un simple élève, acceptez, s'il vous plaît,
Ces deux croquis, tableaux de chevalet.
En les jugeant ne soyez point sévère;
N'y cherchez pas ce que vous eussiez fait;
Contentez-vous de ce que j'ai pu faire.

A MADEMOISELLE DE V****

Pendant sa convalescence, après une maladie dangereuse.

OBJET digne d'être adoré,
Figure noble, intéressante,
Où de son éclat épuré
Brille la pudeur innocente,
Vous, que l'amour fit à son gré
Pour percer d'un trait assuré
L'ame la plus indifférente;
Idole toujours plus charmante
D'un cœur toujours plus enivré,
De votre teint décoloré
Que j'aime la pâleur touchante!
Oui, ce regard qui nous enchante,
En perdant sa vivacité,
Par une langueur séduisante
Inspire mieux la volupté.
Pour quelle destinée heureuse
Ce mortel aura vu le jour,
Qui payé d'un tendre retour
Pourra sur ta bouche amoureuse
Respirer les feux de l'amour;
Qui verra d'une humide flame
Briller tes yeux étincelans,
Signal de ces transports brûlans
Prêts à s'emparer de ton ame;

Qui méditant un doux larcin,
Portera son avide main
Sur cette rose enchanteresse,
Que l'aurore de ta jeunesse
Fit naître pour orner ton sein,
Et qui dans ce combat folâtre
Où la pudeur cède au desir,
Verra la rougeur du plaisir
De ton front colorer l'albâtre.

Mais déjà mon libre crayon
Alarme votre modestie;
Pardonnez, charmante Eulalie,
Ma lyre sur un autre ton
Va vous donner une leçon
Qui des plus beaux jours de la vie
Vous fera goûter la saison.

Pour un mortel aimable et tendre
Laissez votre cœur s'enflammer;
A quoi ne peut-il point prétendre,
S'il est digne de vous charmer?
Que toujours plein de sa tendresse,
Et toujours plus épris de vous,
Il unisse au titre d'époux
D'un amant la delicatesse.
Jaloux d'un sort aussi flateur,
Je déplorerai mon malheur;

Mais l'amitié, séchant mes larmes,
Saura consoler ma douleur;
Je souffrirai moins, et mon cœur,
Ne pouvant jouir de vos charmes,
Jouira de votre bonheur.

Bordeaux, 1778.

A MONSIEUR ***

Qui m'avoit adressé des vers où il faisoit l'éloge d'un de mes ouvrages.

DES rives du Permesse éloquente Syrène,
Que ton chant me ravit, mais qu'il est dangereux!
Que ma raison se défend avec peine
De respirer cet encens précieux
Qui mieux que l'onde d'Hippocrene
Peut enivrer mes sens et fasciner mes yeux.
Pour me préserver du naufrage,
Je dois fermer l'oreille à tes sons enchanteurs.
Ami, laisse-là ce langage.
Que ton goût me dirige avant qu'il m'encourage.
J'ai besoin de conseils et non d'admirateurs.
Vois ce sabot, jouet d'une troupe enfantine;
En bute à tous les coups, il s'écarte, il revient.
A le faire tourner sans relâche on s'obstine;
Plus on le frappe et mieux il se soutient.

A MONSIEUR MERCIER,

Après avoir lu son ouvrage intitulé, mon Bonnet de nuit *où l'on trouve de superbes tableaux de la Suisse.*

Loin de cette immense Cité
Dont ta plume avec liberté
Nous fit l'effrayante peinture,
L'aspect de la simple Nature
Console ton cœur attristé,
Et d'une touche fière et sûre
Tu nous retraces sa beauté.

Ah ! quittons l'épaisse Athmosphère
Du pays qu'on nomme Latin *,
Pour cet air pur et salutaire
Parfumé de sauge et de thym
Que l'on respire le matin,
Au bord de ce Lac argentin,
Où jamais ne se désaltère
Le Suisse, tant qu'il a du vin,
Pour la cataracte du Rhin **,

* Quartier de l'Université à Paris.

** A demi-lieue de Schaffhouse, près du Château de Laufen. Qu'on se figure une nape d'eau de 100 pieds de large, tombant avec un fracas épouvantable d'une hauteur de 60 à 70 pieds,

Qui gronde à l'égal du tonnerre,
Et qui semble dans sa colère
Des enfers chercher le chemin,
De nos Cascades de Jardin
Quittons le spectacle mesquin,
Où s'extasie un sot vulgaire.
Sur ce colosse de la terre,
Ce Jura, dont le front hautain
Du séjour des Dieux est voisin,
Rions de ce Bourgeois bénin,
Qui pense sur le Mont Calvaire *
Etre au sommet de l'Apennin.
Sans le prestige de nos rimes
Dans tes tableaux tout nous séduit;
Tu nous émeus, tu nous ranimes.
Par toi le Poëte conduit
Des Alpes a franchi les cimes;
Des torrents il entend le bruit,
Et rêvant au bord des abymes,
Coëffé de ton bonnet de nuit,
Produira des rêves sublimes.

* Autrement dit le Mont-Valérien, petite éminence près de Paris.

A M. SAINT FAL,

Après une représentation de Roxelane et Mustapha, où il a joué le rôle de Zéangir avec le plus grand succès.

JEUNE Saint Fal, que la nature
Par ta voix sait nous attendrir !
C'est ton ame sensible et pure
Dont le charme se fait sentir.

L'art n'eut jamais cet avantage;
Il voudroit en vain l'usurper.
A son véritable langage
Le cœur ne sauroit se tromper.

Lorsque dans les bras de son frére,
Mustapha termine son sort,
Nous montrant ta douleur amère,
Tu nous fais envier sa mort.

Que d'un succès si plein de charmes
Nos pleurs te soient les vrais garants;
Tes lauriers en sont plus brillants,
Pour être arrosés de nos larmes.

STANCES

SUR LA MORT DE MADAME D'E****

Morte au Couvent des Ursulines à Langon en Guyenne, pendant le Carnaval de l'année 1779.

Ainsi du sort cruel la rigueur obstinée
Me livre à la douleur.
Pour les infortunés chaque nouvelle année
Porte un nouveau malheur.

Ainsi pour moi ces jours d'ivresse et de folie
Etoient des jours de deuil.
Je volois aux plaisirs, tandis que mon amie
Descendoit au cercueil.

Hélas! quand de ses yeux la flamme s'est éteinte,
Tout devoit m'avertir,
Et lorsque du trépas son cœur sentoit l'atteinte,
Le mien devoit frémir.

J'espérois, chère amie, et te voir et t'entendre
A la saison des fleurs;
Je n'ai plus d'autre espoir que d'offrir à ta cendre
Le tribut de mes pleurs.

J'irai, j'irai bientôt sur ta tombe paisible
Par mes cris t'appeller.
Peut-être que ton ombre à mes larmes sensible
Viendra me consoler.

Ne crains pas que l'horreur, si tu viens m'apparoître,
Se saisisse de moi;
Que mes yeux seulement puissent te reconnoître,
Et je n'ai plus d'effroi.

Que je puisse écouter ta voix enchanteresse,
Qui me faisoit jadis
Préférer les leçons de ta sage vieillesse
Aux accents de Zélis.

Quand je vais parcourir l'Océan de la vie,
Viens, près de ton cercueil,
Viens me faire observer, ô respectable amie,
Chaque funeste écueil.

Mais du séjour des morts les Ministres terribles
Empêchent ton retour;
Ils sont pour l'amitié tout autant inflexibles
Qu'ils le sont pour l'amour.

Pourquoi m'abandonner à ma douleur cruelle?
Mes cris sont superflus;
Tu goûtes les douceurs d'une vie immortelle;
C'est moi qui ne vis plus.

SUR LA MORT DU CÉLEBRE LE KAIN.

Aux travaux de son Art ce grand Acteur succombe.
Ces antiques Héros, cette foule de Rois,
Qui vivoient sur la scène et parloient par sa voix,
Maintenant qu'il est dans la tombe,
Descendent chez les morts une seconde fois.

STANCES

Composées à la Campagne, après avoir reçu une lettre d'une jeune habitante des Pyrénées.

De ces Monts que l'hiver assiége,
Où Ninette fait son séjour,
Théâtre de glace et de neige
Où ses attraits fixent l'amour ;

Du milieu de la vaste chaîne
De ces rochers qui, jusqu'aux cieux,
Portent le tombeau de Pyrene *,
Sur leurs sommets audacieux ;

* Pyrene, fille de Bebrix, Roi d'Espagne, épousa Hercule. Elle fut déchirée par les bêtes féroces, et Hercule l'ensévelit sur une de ces montagnes, qui depuis ont pris son nom.

Soupirs ingénus d'une belle,
Venez m'assurer de sa foi,
Et consolez un cœur fidèle,
Toujours enchaîné sous sa loi.

Zéphir, amant léger de Flore,
Viens-tu de ces côteaux rians,
Où ma Ninette à son aurore
Fait briller ses charmes naissans ?

As-tu dans ta course folâtre
Rencontré l'objet de mes vœux ?
Sur son cou plus blanc que l'albâtre
As-tu dispersé ses cheveux ?

Combien ta fraîcheur va me plaire !
Viens, accours, ô mortels regrets !
Non, tu n'as point vu ma Bergère ;
Tu n'a point touché ses attraits.

En vain le mobile feuillage
Frémit sous ton vol inconstant ;
De ma douleur sombre et sauvage
Rien ne me distrait un instant.

Sur son trône entouré d'épines,
La jeune Reine des jardins,
Aux baisers que tu lui destines
Va livrer ses parfums divins.

La rose n'a rien qui me touche ;
Objet de ma fidèle ardeur,
C'est le doux parfum de ta bouche,
Qui peut seul ranimer mon cœur.

Cet écrit qu'on vient de me rendre,
Mes lèvres cent fois l'ont pressé ;
J'ai cru dans l'erreur la plus tendre
Baiser la main qui l'a tracé.

Par une secrette magie,
Ces caractères que je vois,
Au fond de mon ame attendrie
Portent les accens de ta voix.

Dieux ! quand ta voix enchanteresse
Va m'assurer de ton amour,
Pourrai-je entendre ta promesse
Sans risquer de perdre le jour ?

Auteur de ma flamme immortelle,
Dieu des Amants, ah ! daigne alors
Me donner une ame nouvelle
Pour suffire à tous mes transports.

A M. D'AZINCOURT,

De la Comédie Françoise, après la seconde représentation de ma Comédie, intitulée : La Physicienne.

TANDIS que de fleurs couronnée
Ma barque est enfin dans le port,
Du péril encore étonnée
Mon ame cède à son transport.

Lorsque l'on touche le rivage
Et que le danger est passé,
Le Pilote de l'Equipage,
Le premier doit être embrassé.

Vous avez dirigé ma course
A travers ces écueils affreux,
Où souvent sans nulle ressource
Périssent tant de malheureux.

Au sein d'une mer inconstante
Où je voguois avec effroi,
De votre amitié vigilante
Les yeux étoient ouverts sur moi.

Vous vîtes, lorsque la tempête
Dormoit dans un calme trompeur,
Tout-à-coup les flots sur ma tête
S'amonceler avec fureur.

Mais enfin cette onde mobile
Calmant ses transports furieux,
Se change en un miroir tranquille
Qui réfléchit l'azur des Cieux.

Au lieu de l'Aquilon sévère,
Zéphir seul agitant les airs,
Effleure d'une aîle légère
L'humide surface des mers.

Aujourd'hui que sur le rivage
Du repos je sens les douceurs,
Je viens offrir mon juste hommage
Aux autels des Dieux protecteurs.

A M. FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU,

Qui dans une de ses Lettres avoit dit du bien de mon Poëme, intitulé : La Lévite conquise.

Quoi ! la Lévite fortunée
D'un ouvrier des moins fameux,
Toute en désordre et chiffonnée
A le don de plaire à vos yeux ?

Elle séduit un maître habile....
Je vois d'où cela peut venir.
Les attraits qu'elle doit couvrir
Vous ont rendu moins difficile.

Aimable Prêtre de Thémis,
Dans le temple de Cythérée,
Pour les roses quittant les lis,
Vous avez aussi votre entrée.

Entre la Déesse et son fils
Vous vous placez à juste titre ;
Et nous savons sur quel pupitre
Vos jolis couplets sont écrits *.

* Allusion à la jolie Chanson de M. François de Neufchâteau, *Sur vos genoux à ma belle Eugénie*, etc.

Dans l'intervalle que vous laisse
Le culte de ces Déités,
De l'Arioste à vos côtés
Je vois la lyre enchanteresse.

Son ombre sort des noirs bosquets
Par vos doux accords entraînée,
Et je la vois toute étonnée
De s'entendre parler Français.

Vous nous peindrez ces Demoiselles
Qui, dans les bois et les halliers,
Seules avec leurs Chevaliers,
N'en demeuroient pas moins pucelles.

On voyoit un jeune tendron
S'endormir à la belle étoile,
Sans craindre que son compagnon
Ne glissât la main sous son voile.

Le bon Archevêque Turpin,
Historien très-véridique,
Dit que jamais un Paladin
N'eût une pensée impudique.

Mais dans nos temps si corrompus
Réglons-nous sur d'autres modèles;
Soyons un peu moins retenus
Quand nous serons avec nos belles.

Pour chanter ces sages héros
Maniez la lyre d'Orphée;
Cueillez dans les bras d'une Fée
Le prix charmant de vos travaux.

A MONSIEUR ***

Qui m'avoit adressé des Stances.

AINSI d'un aimable Délire
Lorsque tu veux suivre les loix,
D'elle-même aussi-tôt la lyre
Semble résonner sous tes doigts.

Jamais l'expression gênée
Ne retarde ton vers heureux;
La rime à ton ordre enchaînée
Accourt, et se place où tu veux.

Cette rime ingrate et bisare
M'accable souvent de rigueurs,
Et c'est une maîtresse avare
Qui me fait payer ses faveurs.

Mais d'une tendresse immortelle
Si j'éprouve les doux transports,
Et si pour un ami fidèle
Je veux former quelques accords;

De ma lyre long-temps muette
Je tire alors des sons touchans;
Avec douceur elle répéte,
Embellit et soutient mes chants.

Tu sais par quelle nuit affreuse
J'ai vu s'obscurcir mes beaux jours,
Et quelle image douloureuse
A mes regards s'offre toujours.

L'amour me présenta ses charmes;
Mais en voulant les embrasser,
Je n'ai recueilli que les larmes,
Qu'une infidèle fait verser.

Que si les Muses, dans mes peines,
Ne me faisoient un doux accueil,
Bientôt sur ces rives lointaînes
Je verrois s'ouvrir mon cercueil.

Avec son sang mon digne père
Me transmit cet art enchanteur,
Et de son luth héréditaire
Les accords sont chers à mon cœur.

Ah ! pourquoi ne puis-je sans cesse
Du monde et du bruit écarté,
Sur le rivage du Permesse
Me promener en liberté ?

Mais des faveurs de la fortune
Dès long-temps j'ai perdu l'appui,
Et d'un travail qui m'importune
Il me faut dévorer l'ennui.

Adieu; quand mon loisir expire,
Il faut qu'à l'instant redouté,
Je reprenne, en posant ma lyre,
Les fers de la captivité.

Paris 1782.

QUATRAIN

Pour mettre au bas du portrait de Madame de Gouge.

POUR narguer Aristote et souffleter Horace
La nature a formé cet Auteur en jupon;
Avec le bon Molière elle rit au parnasse,
Et, tout en le flatant, lui vole son crayon.

L'AMATEUR DE LA DÉCENCE.

UNE de ces Laïs, qu'on voit en maint quartier
De bout, le long des murs, en forme d'espalier,
Par un geste plein d'impudence
Provoquoit au plaisir un gros Bénéficier.
« Parbleu, soit; lui dit-il, faites votre métier;
Mais faites-le du moins, ma fille, avec décence ».

A MONSIEUR DE LA RIVE

De la comédie Françoise.

VAINQUEUR de la nature après trente ans de veilles
Le Kain se vit fameux ;
Ses magiques accens enchantoient nos oreilles
Et fascinoient nos yeux.

Mais ton sort, ô La Rive, en marchant sur ses traces,
A bien plus de douceurs ;
Sans un pénible effort le favori des graces,
Est le maître des cœurs.

Tu nous offres des traits qui par leur forme heureuse
Charment d'abord les sens,
Et du Dieu des combats ta voix majestueuse
Imite les accens.

Au tombeau de le Kain, Melpomène arrachée
Par tes brillans succès,
A repris pour toi seul sa couronne attachée
A de tristes cyprès.

Fais voir que des lauriers qu'a dispensés la gloire
Il reste des rameaux,
Et qu'on peut parvenir au temple de mémoire
Par des sentiers nouveaux.

Apprends-moi, s'il se peut, par quel prestige aimable
Dans tes transports brûlans,
Tu montres tour-à-tour un front si redoutable
Ou des traits si touchans.

C'est ainsi que Milton de l'ange des ténèbres
Peint le séjour affreux,
Et tout-à-coup du sein de ces ombres funèbres
Nous porte dans les cieux.

Ces Stances furent envoyées à M. de la Rive, en 1781, après lui avoir présenté ma Tragédie, intitulée : *Amélie*, en cinq Actes. Elles ont été imprimées dans le Mercure du 10 Juillet 1781. Elles paroissent ici avec une Stance de plus et des corrections.

ÉPITRE A ISABELLE.

Esclave enchaîné sous tes loix,
Si, par une chanson nouvelle
Pour fléchir ta rigueur cruelle,
Je ne peux retrouver ma voix,
Et si mon luth toujours rebelle
Se détend sous mes foibles doigts,
Unique objet qui m'intéresse,
Ne crois pas que le trait vainqueur
Dont l'amour a blessé mon cœur
Ne puisse éveiller ma paresse
Et me tirer de ma langueur.
C'est que d'un goût pur et sévère
Les leçons glacent mes esprits;
C'est que d'une jeune Bergère
Les douces faveurs sont d'un prix
Trop au-dessus des vains écrits
Que trace une plume vulgaire,
Et qu'il faut d'une main légère,
Pour orner le front de Cypris
Cueillir les roses de Cythère
Sans altérer leur coloris.
Si le cœur ne peut se défendre
Contre un objet fait pour charmer,
Et s'il est facile d'aimer,
Il est bien mal-aisé de rendre
Ces sentimens qu'une ame tendre
Est contrainte de renfermer.

Pour mieux colorier mon style
Je le touche et retouche encor.
Soins impuissans ! peine stérile !
C'est lorsque le cœur est tranquille
Que l'esprit a son libre essor.
Je ne puis que verser des larmes
Dans le silence de la nuit,
Où ton image qui me suit
Toujours vient m'offrir tous tes charmes.
Au milieu des sombres forêts
Guidé par le feu des étoiles,
Je me représente tes traits,
Et goûtant des plaisirs secrets,
Je te dépouille alors des voiles
Qui me dérobent tes attraits.
Je te prodigue des caresses
Que tu ne peux plus refuser;
Sans me repousser, tu me laisses
Lentement cueillir un baiser
Sur tes levres enchanteresses.
Lorsque mes membres étendus
Goûtent un repos favorable,
Porté sur le char de Vénus
Un songe dans mes sens émus
Répand un plaisir véritable.
Alors te serrant dans mes bras,
Je crois, ô ma chère Isabelle,
Qu'aux vœux de ton amant fidèle
Tu livres tes plus doux appas.

Dans mes ardeurs impatientes
Alors je presse de ma main
Cette neige qui de ton sein
Blanchit les collines mouvantes,
Où d'amour le souffle divin
Fait fleurir deux roses naissantes.
Ah ! laisse mes regards jouir
Des transports qu'en vain tu recèles,
Lorsque dans tes noires prunelles
Le feu qu'alume le désir
Fait pétiller ses étincelles:
Mais, ô Dieux ! quel poison secret
Circule dans toutes mes veines?
J'aime à ressentir son effet.
Quels tourmens ! quelles douces peines?
Mourons; ah ! mourons tout-à-fait.
Reçois mon ame, chère amie;
Que je recueille ton soupir !
N'ayons plus qu'une même vie
Et tous deux qu'un même plaisir !
C'en est fait.... je languis .... j'expire ...
Hélas ! quel réveil odieux
De ma douce erreur me retire !
Cet objet si cher à mes yeux,
Qui me plongeoit dans un délire
Image du bonheur des Dieux,
N'est qu'un fantôme insidieux,
Et de regret mon cœur soupire
Quand le jour renaît dans les cieux.

Toi, qui de ta brillante aurore
Me fais admirer la splendeur,
Seule Déité que j'adore
Et de qui j'attends mon bonheur,
Souffriras-tu que je déplore
La perte d'un plaisir trompeur?
Ah! si tu voulois, ces chimères
Deviendroient des réalités;
Mes jouissances solitaires
Se doubleroient à tes côtés,
Et de l'amour les doux mystères
Confondroient nos félicités.
Près de toi, d'heureuses journées
J'accumulerois un trésor;
Jusqu'à mes dernières années
Je verrois les parques encor
Ourdir avec des filets d'or
La trame de mes destinées.
Ah! si par les feux du désir
Ton cœur reçoit un nouvel être,
Si tu me choisis pour ton maître
Dans la science du plaisir,
Alors tu te plaindras peut-être
D'avoir différé d'en jouir.

APRÈS AVOIR ENTENDU MADAME SIDDONS,

Célèbre Actrice du théâtre de Drury-Lane.

DANS le brillant palais du Monarque des cieux,
Monter sur le théâtre est le plaisir des dieux,
Et quelquefois chez nous ce plaisir les amène.
Sous le nom de Garrick, Apollon dans ces lieux
De nos jours parût sur la scène.
C'est maintenant le tour de Melpomene;
De l'art, de la nature étalant tous les dons,
Elle est à Drury-Lane et se nomme *Siddons*.

Londres, Novembre 1786.

ENTRETIEN AVEC DIEU.

MÉDITATION NOCTURNE.

Renuit consolari anima mea ; memor fui Dei et Delectatus sum.

Psalm. 76, v. 4.

CE Globe lumineux, qui préside aux saisons,
Sous un voile de pourpre a caché ses rayons,
Et la nuit, dans les cieux, en poursuivant sa route,
De son crêpe flottant vient tapisser leur voûte.
De son palais d'ébène admirons la beauté,
De ce dôme obscurci la sombre majesté.
Mais l'étoile du soir s'avance la première,
Et de son urne d'or épanche la lumière.
Bel astre, avant-coureur de la nuit et du jour,
Dont le flambeau conduit les heures de l'amour,
Je ne viens point, épris d'un objet périssable,
Saluer par mes chants ta clarté favorable.
Dans le fond d'un bosquet éclairé par tes feux
Qu'auprès de sa maîtresse un amant soit heureux ;
Qu'à leurs tendres soupirs mêlant son doux murmure,
A leurs pieds un ruisseau roule son onde pure ;
Mon cœur n'est point jaloux de leur félicité,
Et d'un autre tableau mon œil est enchanté.

C'est toi seul que je cherche, Auteur de l'existence,
Vers ton trône éloigné mon ame qui s'élance
Désire voir le Dieu, dont les mondes divers
Reconnoissent les loix au bout de l'Univers?
Qu'ai-je dit? Où m'emporte une ardeur insensée?
Puis-je élever si haut le vol de ma pensée?
Une secrette horreur vient d'étouffer ma voix;
Sur ma lyre muette elle a glacé mes doigts.
Cet atome animé, cette argille vivante
Contempleroit de Dieu la face éblouissante?
Des yeux que le soleil blesse par sa clarté
Soutiendront-ils l'éclat de la Divinité?
Ces Anges radieux, que l'essence incréée,
A formés des rayons d'une flamme épurée,
Que ne peut éblouir l'aspect du Firmament,
Et de qui la lumière est l'unique élément,
Près d'élever leurs yeux au séjour redoutable
Où siège l'Eternel dans sa gloire ineffable,
Prosternés vers son trône, interdits et troublés,
Sous leurs aîles, tremblants, ils se tiennent voilés,
Alors, envisageant ce Monarque suprême,
Ils osent entrevoir son brillant diadême.
O ma Muse, descends de la hauteur des cieux;
Cet olympe éclatant n'est pas fait pour tes yeux.
Viens conduire mes pas sur ces rives chéries;
Daigne favoriser mes sages rêveries.
L'obscurité des bois, le silence des champs
Rendra ta voix plus douce et ses sons plus touchans.

De ce Dieu, dont le trône à tes yeux se recule,
L'image te suivra dans ce doux crépuscule.
Par-tout de ses bienfaits tu seras le témoin,
Et tu le verras mieux, le voyant de plus loin.
Si, porté dans tes bras dès ma plus tendre enfance,
Toujours avec transport j'ai cherché ta présence,
Quand j'ose m'adresser à mon suprême Auteur,
Inspire-moi des sons dignes de sa grandeur.

Toi, qui, de l'univers invisible Architecte,
Fais mouvoir l'éléphant et fais ramper l'insecte,
Formas l'éclair qui brille et s'éteint dans les cieux,
Et le Soleil qui verse un océan de feux,
Qui d'un soufle chargé d'une flamme subtile,
Animas les ressors de mon être fragile,
Entraîné vers l'abyme où je dois m'engloutir,
Je m'arrête un moment et c'est pour te bénir.
Du globe dont mes pas ont foulé la surface
Je ne sortirai point sans t'avoir rendu grace.
Près d'être enveloppé des ombres de la mort,
Adorant tes décrets, tranquille sur mon sort,
A de vaines terreurs loin que mon cœur succombe,
Des larmes du plaisir je mouillerai ma tombe.
Eh ! que pourrois-je craindre après tant de bienfaits?
Dans le sein de son père un fils repose en paix.
Non, le Dieu que je sers n'est point un Dieu terrible.

Plongé dans le chaos je dormois insensible;
Que dis-je? Est-ce dormir que de n'exister pas?
Du moins dans le sommeil, image du trépas,
Par les songes encore on tient à l'existence.
O néant, ô terreur de tout être qui pense!
Maudit soit le mortel qui, contemplant les cieux,
Désire de rentrer dans ton sein ténébreux.
Azur resplendissant de la voûte éthérée,
Je ne pouvois jouir de ta clarté sacrée.
Mes yeux ne voyoient point, chargés d'un voile épais,
La riante verdure embellir les forêts,
Et des chantres ailés l'harmonieux ramage
Ne faisoit point pour moi retentir le bocage.
Pour mon oreille encor plus doux et plus flateurs,
D'une jeune beauté les accens enchanteurs
Ne pouvoient point alors exciter dans mon ame
Ce trouble, précurseur d'une naissante flamme.
Dieu puissant, ta bonté daigna m'admettre enfin
Au spectacle pompeux des œuvres de ta main.
Tu commandes; je vis, et d'une nuit obscure
Je passe tout-à-coup à cette clarté pure,
Qui, se réfléchissant sur les objets divers,
Du charme des couleurs embellit l'Univers.
Si de l'astre du jour la splendeur rayonnante
De ta gloire invisible est l'image éclatante,
Et si, par la nuit même à nos yeux révélé,
Ton nom paroît écrit sur son front étoilé,
C'est sur-tout le mortel, ami de l'innocence,

Grand Dieu, qui dans son cœur éprouve ta
présence.
Tu lui parles; son ame attentive à ta voix
Goûte en paix la douceur d'obéir à tes loix.
Que le plus dur travail soit tout son héritage,
La douleur son espoir, le mépris son partage,
Par tes doux entretiens il se sent ranimé,
Et jouit de son Dieu dans son sein renfermé.
Moi, de mes passions déplorable victime,
Vil esclave enchaîné dans le fond de l'abyme,
Souvent malgré le poids de mes funestes fers,
J'ai volé vers les cieux à mes regards ouverts,
Et contemplant les cours des planetes errantes
Dans le fluide azur de leurs sphères brillantes,
Dieu de mon être, alors, par ton bras soutenu,
Dans un ravissement à mon ame inconnu,
A travers les flambeaux dont l'olympe s'éclaire,
Je me suis avancé jusqu'à ton sanctuaire.
Ah ! lorsque détrompé d'une fiateuse erreur
Qui livroit à l'amour l'empire de mon cœur,
J'ai vu s'évanouir la fugitive image
Du bonheur que m'offroit une amante volage,
Dieu, témoin de mes maux, que de pleurs m'a
coûté
La douce illusion dont j'étois enchanté !
Je méprisois l'idole et j'adorois ses charmes;
En brisant son autel je le baignois de larmes.
Sombres forêts, alors à mes gémissemens
Vous mêliez le bruit sourd de vos frémissemens.

Le flambeau de la nuit, éclairant le feuillage,
Sur la terre à mes pieds en dessinoit l'ombrage;
De ses rayons d'argent la paisible lueur
Des bois silencieux adoucissoit l'horreur.
Hélas! de mon amour rien n'appaisoit la flamme,
Et ce calme enchanteur n'entroit point dans mon ame.
De mes tourmens enfin, j'allois calmer l'effort,
En me précipitant dans les bras de la mort;
D'un amant furieux, ô délire effroyable!
Combien des passions l'empire est redoutable!
Seigneur, de vous alors je me suis souvenu;
Aux pieds de vos autels aussi-tôt j'ai couru.
Je vous criois, grand Dieu, c'est vous seul que j'implore;
Éteignez dans mon sein l'ardeur qui me dévore.
Oui; vous m'exaucerez. Dans un espoir si doux
Ma gémissante voix s'élève jusqu'à vous ».
Dieu, vous futes sensible à mon humble prière.
Soudain sur un rayon d'une pure lumière
Vous fites dans mon cœur descendre cette paix,
Qui donne à la vertu ses immortels attraits;
Fille aimable du Ciel, de ce monde proscrite
Et qu'il ne peut chasser de l'ame qu'elle habite.
Ce sont là vos bienfaits. Par vos soins préservé,
Je bénis le secours du bras qui m'a sauvé.
Des traits du désespoir mon ame garantie
Reçoit de vous, Seigneur, une nouvelle vie.
Aussi, vous le savez, aux leçons de l'erreur

J'ai fermé dès long-temps mon oreille et mon cœur.
Athée impitoyable, abjure ton système.
J'existe; il est un Dieu. C'est mon espoir suprême.
Sa libérale main doit combler mes désirs;
Il veut m'associer à d'éternels plaisirs.
Il n'a point de mes sens composé l'assemblage
Pour voir dans le néant retomber son ouvrage.
Je m'élance vers lui d'un vol illimité;
Je sens que je suis fait pour l'immortalité.
Oui, grand Dieu, tu me vois; tu m'entends à cette heure.
Un sentier ténébreux conduit à ta demeure.
Il faut de cette nuit percer la profondeur;
Mais un rayon sorti du sein de ta splendeur
Annonce à mes regards ton trône de lumière,
Et ton soleil m'attend au bout de la carrière.

ROMANCE.

CHLOÉ, tu n'es plus ma Bergère;
Je triomphe de mon ardeur.
La beauté qui n'est pas sincère
N'a plus aucun droit sur mon cœur.
Peut-on avoir l'ame trompeuse
Avec de si touchans appas?
Peut-on se montrer amoureuse
D'un Berger que l'on n'aime pas?

Lorsqu'aux tendres sons de ma lyre
J'unissois mes foibles accens,
Combien de fois d'un doux sourire
Tu sçus flatter mes feux naissans.
Un jour, nous étions chez Sylvandre,
Dieu! quels regards tu me lançàs!
Peut-on jetter un œil si tendre
Sur un Berger qu'on n'aime pas?

Quand de ta voix douce et flexible
Tu daignois embellir mes vers,
Je croyois voir ton cœur sensible
Emu de mes transports divers.
Dans la plus douce des ivresses
J'osai te serrer dans mes bras.
Permet-on ces tendres caresses
Au Berger que l'on n'aime pas?

J'ai reconnu ton artifice,
Et j'ai dû te fuir pour jamais ;
Mais j'ai gardé pour mon supplice
Le souvenir de tes attraits.
Pour devenir enfin tranquille
Je n'ai d'espoir que le trépas ;
Oui ; le tombeau seul est l'asyle
D'un Berger que l'on n'aime pas.

STANCES A MONSIEUR GARAT,

A l'occasion de l'extrait qu'il a donné dans le Mercure, de mon Poëme de la Lévite Conquise.

O toi, qui de l'oubli dissipant la nuit sombre,
Sous un jour si brillant nous as peint Montausier ;
Toi, qui, si jeune encor, as couronné son ombre
D'un immortel laurier,

Est-il vrai qu'élancé dans la sublime sphère,
Où tu vois de nos Dieux les chef-d'œuvres épars,
D'un phosphore léger la lueur éphémere
A fixé tes regards.

Ainsi cet aigle altier, dont la vue affermie
A soutenu l'éclat d'un Océan de feux,
Voit l'insecte luisant tracer sur la prairie
Un sillon lumineux.

Tel, dans ce nouveau monde, au vulgaire invisible,
Le Philosophe jette un regard curieux ;
Il prend son microscope, et l'atome insensible
S'aggrandit à ses yeux.

Dans son germe naissant il découvre le chêne,
Qui, long-temps abreuvé par de fecondes eaux ;
Un jour, en s'élevant aux bords de l'hypocrène,
Etendra ses rameaux.

Dans sa tombe dorée il apperçoit l'abeille,
Qui, rompant le tissu de sa frêle prison,
Ira d'un miel cueilli sur la rose vermeille
Enrichir l'hélicon.

Par le feu du Génie ainsi tout reçoit l'être;
Il voit se réunir et les temps et les lieux,
L'invisible torrent des siècles qui vont naître,
Roule devant ses yeux.

Cher Garat, tu le sais; une Muse craintive
A déposé chez toi, sans appui, sans secours,
Dans l'ombre de la nuit, et d'une main furtive
L'objet de ses amours.

J'ai cru que de la foudre en tes mains allumée
Cet enfant malheureux alloit se voir frapper;
Mais ton Egide, aux yeux de ma Muse alarmée,
Daigne l'envelopper.

Non, ce n'est plus ce Dieu, dont la flamme rapide
Alloit dans un moment consumer mes travaux;
C'est un ami, qui s'offre à me servir de guide,
Pour vaincre mes rivaux.

Aussi de ma tendresse interprète fidèle,
Ma lyre chantera ce jour si fortuné,
Où je connus le maître et l'ami plein de zèle,
Qui m'étoit destiné.

L'émule

L'émule de Tacite adopté par la gloire,
Qui de l'antiquité possède les trésors,
Doit être accompagné dans son char de victoire
Par d'immortels accords.

De ce brillant concert Apollon me repousse ;
Mais, cher Garat, ma Muse en ses vers ingénus
D'une voix plus timide et peut-être plus douce,
Chantera tes vertus.

EPIGRAMME.

Sur les bêtes à corne il règne un mal funeste ;
Comment fera Damon, pour éviter la peste ?

VERS

Ecrits après avoir entendu un célèbre Chanteur dans une maison de campagne.

QUE tout respecte ici le silence des bois,
Et qu'un calme profond regne dans la nature ;
Que le plus doux zéphir suspende son murmure ;
D'un enfant d'Apollon je reconnois la voix.

Je crains que les ormeaux, qui parent cet asyle,
Ne montrent leur plaisir par leurs frémissements.
O ! nouvel Amphyon, quand j'écoute tes chants,
Je voudrois, comme moi, que tout fût immobile.

Il semble que mon cœur doucement agité,
N'ose pas se livrer au transport qui l'éveille,
Et craint de faire un bruit funeste à mon oreille,
Qui de tes doux accens trouble la pureté.

A M. R****

A Bordeaux.

TANDIS que le Dieu taciturne,
Qui nous amène le repos,
Morphée en secouant son urne
Sur nos yeux verse ses pavots.

De son bandeau soporifique,
Malgré le charme si puissant,
De ma lampe philosophique
Je ranime le feu mourant.

Je suivois aux demeures sombres
De Didon le Peintre chéri ;
Je conversois avec les ombres,
Je vais parler à mon ami.

Toi, que je chéris pour la vie,
Tu peux donc soupçonner ma foi ;
Tu crois ma tendresse endormie,
Tandis qu'elle veille pour toi.

Si tu n'as point reçu de gage,
Témoin de ma fidélité,
C'est que, parlant à ton image,
Je n'ai pas cru t'avoir quitté.

Il est vrai, la gloire m'entraîne,
Pour elle je vais tout oser;
Mais, s'il peut étendre sa chaîne,
Mon cœur ne peut pas la briser.

Au Parnasse suivant mes guides,
Après eux je songe à saisir
Les lauriers, que leurs mains avides
Ont pu négliger de cueillir.

Pour prix des peines que j'endure,
Si ces lauriers si précieux,
De leur éternelle verdure,
Ombragent mon front glorieux.

A cette idole, qui l'attire,
Mon cœur ne sera plus lié;
Et quittera ce vain délire
Pour les transports de l'amitié.

A MADAME DE ****,

Etant à sa maison de campagne, près Suréne.

CE n'est point Apollon, dont l'éclat radieux,
Allume dans mon sein des flammes immortelles;
Je suis plus échauffé des vives étincelles
Que lancent deux beaux yeux.
Si près des bords fleuris, où serpente la Seine,
Cette beauté, qu'ici je ne nommerai pas,
Des zéphirs amoureux vient respirer l'haleine,
Alors sur l'hélicon je crois porter mes pas;
Cette onde, qui murmure, est celle d'Hypocrène.
Je vais prendre ma lyre et chanter ses appas;
Si, pour accompagner la voix la plus touchante
De la harpe retentissante,
Sa main tire des sons, dont les cœurs sont émus,
J'éprouve, en l'écoutant, des transports inconnus,
Et je croirois que c'est une Muse, qui chante,
Si je ne voyois pas Vénus.

A M. D'ALEMBERT,

En lui envoyant quelques-uns de mes Ouvrages.

Toi qui suis Newton dans le Ciel,
Et de l'Homere Anglois sais mesurer l'audace,
Jette sur mes écrits un regard paternel ;
Songe que c'est le temps qui met l'homme à sa place.
Quand arrive le jour fixé par l'Eternel,
Le Gardeur de troupeaux est assis sur l'Autel ;
Le Berger de Mantoue est le Roi du Parnasse.
Si j'obtins des Neuf Sœurs quelque talent réel,
Tu sauras dans mes vers en découvrir la trace :
C'est à Virgile seul d'appercevoir Horace,
A Richelieu de pénétrer Cromwel.

A MADEMOISELLE DE***,

En lui envoyant une Estampe, représentant Abailard aux genoux d'Héloïse.

Voyez cette image fidèle
De deux époux par le sort opprimés,
Toujours des vrais Amants ils seront le modèle ;
Ils furent malheureux, mais ils se sont aimés.

A MM. DU MUSEE DE BORDEAUX,

Qui m'ont fait l'honneur de me nommer Correspondant.

QUOI ! cette Ville, qui sur l'onde
Voit par-tout ses vaisseaux flottants,
Qui des trésors du nouveau Monde
Enrichit ses heureux enfants ;

Sur mer l'émule de Carthage,
Et d'Athènes dans ses remparts,
Fait sur un terrain moins sauvage
Fleurir la tige des Beaux-Arts !

Déjà les fils de Polymnie
Prennent leurs luths mélodieux,
Et des fleurs de la Poësie
Couronnent leurs fronts radieux.

Le Dieu du commerce s'étonne ;
Il admire ces nouveaux sons,
Et les Nymphes de la Garonne
Applaudissent à vos Chansons.

Ces Belles sur votre Théâtre
Voudront briller ainsi que vous,
La lyre sous leurs mains d'albâtre
Va rendre des sons aussi doux.

Vous allez former leur oreille,
Guider leurs voix sur tous les tons,
Et sur une bouche vermeille
Cueillir le fruit de vos leçons.

Elles n'ont pas besoin de feindre,
Pour chanter de tendres ardeurs;
Il ne leur faut qu'apprendre à peindre
Les feux allumés dans leurs cœurs.

Toulouse se vante d'Isaure *;
Nymphes, dont s'embellit Bordeaux,
Joignez aux guirlandes de Flore
Le mirthe immortel des saphos.

Des cygnes brillants de la Seine,
O ! vous, rivaux harmonieux,
Enfin nous voyons l'Hipocrène
Couler pour vous, comme pour eux.

Apollon connoît votre zèle;
** Son temple élevé par Louis,
Où l'or sur l'azur étincelle,
Frappe nos regards éblouis.

* Dame célèbre, qui a fondé l'Académie des jeux floraux à Toulouse.

** La nouvelle Salle de spectacle, construite par M. Louis.

* D'un Acteur chéri de Thalie,
Vous éternisez les succès,
Et je vois son ombre attendrie
Sourire, en contemplant ses traits.

Que d'une nouvelle couronne,
Chaque jour vos fronts soient couverts;
Que les rives de la Garonne
Retentissent de vos concerts.

Qu'avec des ondes moins rapides
La Nayade quittant ces bords,
Aux oreilles des Néréides
Porte en tribut vos doux accords.

Que du fleuve du Capitole
Elle égale enfin le renom,
Roulant les sables du Pactole
Au pied des lauriers d'Hélicon.

* Des Amateurs ont fait faire le portrait de Romainville, Acteur comique du plus grand talent, mort à Bordeaux.

VULCAIN ET LE COMMERÇANT,

FABLE.

QUAND Vulcain fut chassé des cieux,
Sans amis, sans parents, et loin de sa Patrie,
Il se fit Forgeron, ne pouvant faire mieux.
Je ne puis le blâmer; il faut gagner sa vie.
Croyez qu'un Dieu, qui jeûne, est un Dieu qui s'ennuie.
Vulcain forgeoit beaucoup et pourtant dînoit mal;
Un Chanoine eût frémi d'un repas si frugal.
Pourquoi, me direz-vous? de Paris jusqu'à Rome
Chaque métier nourrit son homme,
- Je le sais; Vulcain cependant
Avoit fort peu de chose à mettre sous la dent,
Et très-souvent le soir il soupoit d'une pomme.
Voici le fait : il dornoit dans le grand;
Du puissant Jupiter il forgeoit le tonnerre;
Du Dieu dont les rayons illuminent la terre,
C'est lui, qui prenoit soin de ferrer les coursiers;
A Mars, pour cueillir des lauriers,
Il fabriquoit une brillante armure;
C'est pour tous ces Seigneurs, que Vulcain travailloit,
Et voici maintenant comment on le payoit.
Jupiter, pour sa nourriture
Chaque matin lui concédoit
Un petit pot de cette confiture,
Qu'au Ciel ambrosie on nommoit.

L'air terrestre et grossier, que Vulcain respiroit
La lui faisoit trouver une mince pâture,
Et plus qu'auparavant la faim le dévoroit.
Voici pour Jupiter. -- Apollon plus avare,
Musicien, Poëte, ayant plus d'un talent,
Mais chez qui l'argent étoit rare,
Payoit son Maréchal ferrant
En jouant un air de guittare. -
Pour Mars c'étoit un franc brutal,
Ne payant point du tout, pour ne pas payer mal,
Prêt en tout temps à jouer de la lame,
Traitant Vulcain comme un cheval,
Et ne contentant que sa femme.
Notre boiteux mouroit presque de faim;
Mais un bon Commerçant eut pitié de Vulcain;
Il entre dans sa forge, et lui dit : mon cher maître,
Laissez-là tous vos grands et travaillez pour moi;
Je ne suis pas un Dieu, je ne suis pas un Roi;
Mais pour homme d'honneur, je me pique de l'être.
Sur l'humide sein des eaux,
Je fais voguer plusieurs vaisseaux.
Vos travaux me seront utiles.
Pour affermir mes mats vous ferez des cerceaux,
Des ancres pour braver le caprice des flots,
Des marmites, des cloux, mille autres ustensiles,
Et votre fer en or vous rendra des lingots.
Vulcain le crut, et le crut à propos.
Il changea de visage, ainsi que de cuisine,
Et d'un Dieu bien nourri, notre Dieu prit la mine.

STANCES

A M. DE VOLTAIRE,

A l'occasion d'une maladie qu'il eut en 1773.

AINSI près de faire naufrage
Sur les bords de l'éternité,
Brillant Sophocle de notre âge,
Rien n'ébranle ta fermeté.

Tranquille au fort de la tempête
Tu n'as point recours à des cris;
La mort voltige sur ta tête;
Tu la regardes et tu ris.

Mais quand tu nous dis sans foiblesse :
« Tout finit, tout passe et je meurs; »
Songe-tu dans quelle tristesse,
Ton trépas va plonger nos cœurs?

Alors la nuit la plus obscure
Couvrira le sacré vallon;
Un long et funèbre murmure
Fera frémir tout l'hélicon.

Comme aux temps des maîtres de Rome,
Quand tu descendras au cercueil,
L'Univers, privé d'un grand homme,
Joindra l'apothéose au deuil.

Autour de ton urne assidues,
Les Muses dicteront leurs loix.
On te dressera des statues,
Hélas ! qui n'auront pas ta voix.

Du soleil de la poësie,
L'éclipse sera pour mes yeux
Ce qu'est aux peuples de l'Asie
L'éclipse du flambeau des cieux.

Je croirai qu'aux flammes cruelles,
Des Muses le temple est livré,
Que de ces amantes fidèles
Ta tombe est l'asyle sacré.

Mais dans mon réduit solitaire,
Je saurai par mes doux accords
Évoquer ton ombre légère,
Du sein de l'empire des morts.

Tes leçons de ma voix tremblante
Régleront l'essor incertain,
Et sur ma lyre obéissante
Tu viendras diriger ma main.

Je lirai tes vers pleins de charmes,
Que je n'ai jamais assez lus ;
Mes yeux se rempliront de larmes,
Songeant que tu n'en écris plus.

Tu n'auras de moi, pour offrandes,
Que ces tributs de mes douleurs;
D'autres t'offriront des guirlandes,
Moi, je les baignerai de pleurs.

LE RÉVEIL D'UN AMANT.

A ZÉLIS.

L'HOMME, quand le sommeil vient de finir son cours,
Empressé de jouir du bonheur de renaître,
Interroge ses sens, cherche à se reconnoître;
Pour moi, qui près de vous passe mes plus beaux jours,
O Zélis, quand je veux m'assurer de mon être,
Je demande à mon cœur s'il vous aime toujours.

LA MÉPRISE DU GASCON.

CONTE.

A Toulouse on venoit de rompre et de brûler
Un monstre à face humaine, anthropophage horrible *.
Après avoir bien vu ce spectacle terrible
Que le peuple en tous lieux se plaît à contempler,
Certain Gascon, venu de son village,
Ayant l'accent, non l'esprit du pays,
Les sens troublés, rentre dans son taudis;
C'étoit dans une Auberge, où notre personnage
Devoit, dit-on, plusieurs repas;
Le pauvre diable étoit dans l'embarras.
Afin d'éviter la dépense,
Il se couche et ne soupe pas.
Dormira-t-il au moins? hélas!
Lorsque l'on n'a rien dans la panse

* *Blaise Ferrage*, dit *Séyé*, exécuté à Toulouse en décembre 1782. Cet homme dégénéré en bête féroce vivoit dans les antres des Pyrénées. Il tuoit les hommes et les femmes et les dévoroit après avoir abusé de celles-ci. Il étoit d'une petite taille, mais très-fort et d'un tempérament bilieux. Avant de mener la vie d'un tigre il avoit été compagnon Maçon. Il eût été à désirer qu'au lieu de le brûler on eût livré son cadavre à la dissection pour tâcher de découvrir les causes et les suites d'une telle dégradation de l'être raisonnable. M. Géraud, Docteur Régent de la Faculté de Médecine, m'a communiqué à ce sujet une théorie aussi neuve que lumineuse, qu'il se propose de développer dans un Ouvrage qu'il va bientôt faire paroître.

On dort bien mal. Une mince cloison
Servoit de mur au petit taudion
Tout à côté de la cuisine.
Notre homme entend l'hôtesse Catherine
Qui dit à son mari; « plus de retardement;
Va le tuer; c'est le moment.
Il aura la chair excellente;
Il faut le bien saigner; avec de l'eau bouillante
On lui rendra la peau blanche comme un mouton
Il a mangé son soul dans la maison;
Il est, ma foi, temps qu'on le mange ».
Lecteur, de ce discours étrange
Vous devinez sans doute la raison.
C'étoit un drame domestique
Qu'on devoit terminer par la mort d'un cochon.
Le maître de l'Auberge, assez peu Catholique,
En plaisantant à sa femme réplique,
« Il faut, parbleu, qu'il meure et sans confession ».
A ces mots le pauvre Gascon,
L'esprit rempli des plus noires images,
« Mon Dieu, dit-il, calmez votre courroux.
Mon ame va bientôt paroître devant vous.
Je suis chez des anthropophages ».

LE CHARME DE LA VOIX.

Imitation d'une Chanson de Waller, while I listen to thy voice, ect.

PRÊTANT une oreille attentive
A tes accens mélodieux,
Je sens mon ame fugitive
S'envoler au séjour des Dieux.

Tu me fais par ta voix touchante
Mourir d'une douce langueur;
De cette magie étonnante
Suspends le pouvoir destructeur.

Mais plutôt d'un charme funeste
Sois la victime en ce moment.
Que ton ame au séjour céleste
Suive celle de ton amant.

Là, dans une immortelle vie,
Nous pourrons jouir tour à tour
Des délices de l'harmonie
Et de l'yvresse de l'amour.

A MADEMOISELLE M*****

En lui envoyant un collier de perles fausses.

D'UN si mince présent pour me justifier
Chloris, je n'ai qu'un seul refuge.
Le sentiment qui donne ce colier,
De sa valeur doit être aussi le juge.

LES SOUVENIRS.

Stances composées après un voyage fait à Langon *

VALLONS heureux, charmant rivage,
Où, sur tous les côteaux voisins,
On voit auprès d'un verd feuillage
Briller la pourpre des raisins !
Depuis qu'une loi trop cruelle
Loin de vous me tient exilé,
Un souvenir tendre et fidèle
Vers vous m'a toujours rappellé.

C'est là que les feux de l'aurore
Jadis ont doré mon berceau,
Et là peut-être un jour encore
Je viendrai chercher mon tombeau.
Avec quelle volupté pure
Dans mon sein je sentois entrer
Cet air si doux que la nature
En naissant m'a fait respirer.

J'ai vu l'asyle solitaire
Qu'habita l'un de mes ayeux, **

* Petite Ville en Guyenne sur la Garonne, où l'Auteur est né en 1752.

** *Roudier de la Tour Blanche*, Capitaine de Cavalerie et Chevalier de S. Louis, avec la pension. Il avoit été Garde-du-Corps de Louis XIV, et s'étoit trouvé aux batailles les plus sanglantes sous le règne de ce Monarque.

Qui sous la palme militaire
Goûtoit un repos glorieux.
O mort, toujours inexorable!
Je n'ai pu fixer mes regards
Sur ce guerrier si vénérable
Blanchi sous le casque de Mars.

J'ai reconnu le chêne antique
Où, dans mes jours les plus heureux,
D'enfans une troupe rustique
Me faisoit partager ses jeux.
En m'asséyant sous son ombrage,
Dieux! avec quels transports charmants
Je me retraçois du jeune âge
Les tranquilles amusements!

C'est là que la plus douce flamme
Qui puisse échauffer notre cœur,
Vint faire éclore dans mon ame
Le désir d'un nouveau bonheur.
Momens heureux, mais trop rapides
Où près de Chloris chaque jour,
Je lisois dans ses yeux timides
Et mon bonheur et son amour.

Je possède encor plus d'un gage
Rempli des plus chers souvenirs,
Trésors arrachés au naufrage
Où j'ai perdu tous mes plaisirs.

Lettres, que je relis sans cesse,
Où Chloris me peint ses regrets,
Doux monuments de sa tendresse,
Vous ne me quitterez jamais.

Bocage solitaire et sombre,
Témoin de nos tendres amours,
Je pourrai jouir de ton ombre
Peut-être à la fin de mes jours ;
Mais refroidi par la vieillesse,
Je n'y viendrai plus soupirer,
Et, si je ressens la tendresse,
Je ne pourrai plus l'inspirer.

Les plaisirs qui venoient d'éclore,
Hélas, sont changés en douleurs,
Et de mes jours la triste aurore
Pour moi n'est féconde qu'en pleurs;
Mais quand trop d'ennui me consume,
Je me rappelle un souvenir;
J'aime encor mieux son amertume
Que de vivre et ne rien sentir.

VERS

Pour mettre au bas du portrait de Monsieur Mercier.

CHERCHANT toujours l'utile, il sçut trouver le beau.
Ses drames éloquents sont des cours de morale;
Il peignit des François la vaste Capitale;
Le temps, qui de Paris doit creuser le tombeau,
Détruira le modèle et non pas le tableau.

COUPLETS

Adressés à Madame de L—ch. jeune dame Anglaise.

AIR : *je suis Lindor, ect.*

De la beauté, des talens qu'on admire
Vous nous offrez les charmes les plus doux ;
Vénus descend de son trône pour vous,
Et des amours vous a cédé l'empire.

Si dans Paphos vous êtes adorée,
Vous n'avez pas pour époux un Vulcain,
Et par la loi du plus heureux destin
Mars a reçu la main de Cythérée.

Sans voyager du couchant à l'aurore,
Nous jouissons d'un spectacle bien grand ;
D'un beau coursier quand vous pressez le flanc,
Nous admirons Vénus sur le *Bosphore* *.

De nos climats parcourez l'étendue,
Et faites voir à cent Peuples surpris
Cette divine et charmante Cypris,
Qu'ils adoroient sans l'avoir jamais vue.

* Allusion à un cheval de course appartenant à Madame de L.—ch. nommé *Bosphore*.

CHANSON.

AIR : *ô ma tendre Musette, ect.*

FORÊT sombre et tranquille,
Répéte mes accens ;
A l'aimable Lucile
Je consacre mes chants.
Oui, le soleil qui dore
Nos fertiles guérets,
Brille moins que l'aurore
De ses jeunes attraits.

Les roses de sa bouche
Ont un éclat si doux ;
Le zéphir seul y touche
Et fait bien des jaloux.
Deux jolis arcs d'ébène
Couronnent deux beaux yeux,
Où pour forger sa chaîne
L'amour puise ses feux.

Auprès d'elle sans cesse
Il décoche ses traits,
Et tous les cœurs qu'il blesse
Sont soumis à jamais.
De sa flèche cruelle
Quand il peut nous toucher,
Au sein de cette belle
Ce Dieu va se cacher.

Si le Berger qu'elle aime
A son sort doit s'unir,
De quel bonheur suprême
Cet amant va jouir !
De quelle heureuse ivresse
Un cœur doit être ému,
En goûtant la tendresse
Au sein de la vertu !

SUR DEUX FRÈRES

Qui se faisoient des compliments en vers dans les Journaux.

PAR Frédéric dans le Mercure,
Paul chaque mois est exalté,
Et Paul à Frédéric répond avec usure
Par un mandat sur l'immortalité.
Mais nul de ces billets n'est encore accepté.
Apollon n'admet point pareille signature;
Chez lui l'on ne connoit ni Paul, ni Frédéric;
Leur papier n'est qu'une guenille
Qui n'a point de crédit public,
Et n'a cours que dans la famille.

CANTIQUE.

L'œil du jour, le flambeau des nuits
De la main qui les a produits
Attestent la puissance;
Mais du Créateur des humains,
Dans nos champs et dans nos jardins
Brille la bienfaisance.

Il fait dans son épi doré
Mûrir le froment épuré,
Nourriture première;
Il fait par de douces chaleurs
Sortir et des fruits et des fleurs
D'une vile poussière.

Quand l'aurore allume ses feux,
Il commande aux oiseaux joyeux
De charmer nos oreilles,
Et semble être encor plus jaloux
De montrer son amour pour nous,
Que d'offrir ses merveilles.

C'est pour l'aider dans ses travaux
Qu'à l'homme sur les animaux
Il a donné l'empire;
De peur de tomber dans nos fers,
Au sein des plus affreux déserts
Le lion se retire.

La terre nous ouvre ses flancs;
L'argille qu'endurcit le tems
Au fond de ses entrailles,
Des monuments les plus vantés
Et des plus superbes Cités
Vient former les murailles.

Mais notre Patrie est ailleurs,
Et si nous voyons tant de fleurs
Orner notre passage,
C'est que Dieu veut dans ce séjour
Des biens qu'il nous destine un jour
Nous donner une image.

BILLET CIRCULAIRE,

Pour inviter mes amis à dîner.

MESSIEURS, c'est pour jeudi : soyez tous diligens,
Et souvenez-vous bien qu'un dîné de poëte,
C'est l'apparition d'une grande comete
Qu'on ne voit que tous les cent ans.

SALMON

OU

L'INNOCENCE RECONNUE *.

ODE.

A QUEL spectacle d'allégresse
Me vois-je tout-à-coup admis ?
Un peuple innombrable s'empresse
Dans le Temple où siège Thémis.
De plaisir cette foule émue
Avec transport fixe sa vue
Sur ce Tribunal protecteur,
Où, pour prix de tant de souffrance,
On vient offrir à l'innocence
Les tributs qu'on doit au malheur.

Une jeune et simple Bergère
Présente des traits ingénus,
Embellis par ce caractère,
Qui fait distinguer les vertus.

* Arrêt du Parlement de Paris du 23 Mai 1786, qui décharge la fille Salmon de l'accusation d'empoisonnement et vol domestique.

De ses maux, empreinte touchante,
Une pâleur intéressante
Amortit l'éclat de son teint;
Mais, de la pudeur douce image,
Une rose offerte en hommage
De ses couleurs pare son sein.

Hélas ! par combien de nuits sombres
A-t-elle acheté ces beaux jours!
Que de fois la mort de ses ombres
Parut la couvrir pour toujours !
Eh quoi! la vertu la plus pure
Souvent dans sa carrière obscure
Est en butte au plus noir complot,
Et lorsqu'elle parcourt sans crainte
Les détours de ce labyrinthe,
Se trouve au pied de l'échafaud.

De mes sens quelle horreur s'empare?
Quel tableau vient frapper mes yeux?
Du supplice que l'on prépare
Je vois tout l'appareil affreux.
Salmon vers ce bûcher conduite
En cendre doit être réduite,
Victime des feux dévorants,
Et ne peut pas même prétendre
Que l'on recueille cette cendre,
Qui sera le jouet des vents.

Ouvrez-vous, prisons détestables,
Image horrible des enfers,
Où des spectres épouvantables
Se traînent tout chargés de fers,
Où par des hurlements funèbres
Le malheureux dans les ténèbres
Du trépas implore l'arrêt,
Et souvent par une injustice
Eprouve déjà le supplice,
Sans avoir commis le forfait.

Du sommeil la loi bienfaisante
Salmon, te livre au doux repos,
Et de son urne assoupissante
Ce Dieu te verse les pavots;
Mais le bruit des portes fatales
Dans ces demeures infernales
T'annonce les décrets du sort;
Viens entendre un juge inflexible;
Viens de ce sommeil si paisible
Passer au sommeil de la mort.

Que dis-je ? tu n'as pas encore
Obtenu le droit de mourir.
Une loi qui nous deshonore
Condamne un coupable à souffrir.
Par une barbare industrie,
Dans tous les ressorts de la vie

On sait éveiller la douleur;
Quels cris ! quelle voix déchirante !....
Mais l'humanité gémissante
Se voile et recule d'horreur.

Qu'au rivage de l'Orénoque
Un Cannibale ensanglanté,
De l'ennemi qui le provoque
Éprouve ainsi la fermeté;
Il n'a qu'un instinct sans lumière;
De cette nature grossière
Il suit les aveugles transports.
Nous, montrons plus de barbarie,
Et les Arts, la Philosophie,
Nous ont prodigué leurs trésors!

Lorsqu'une sage République,
Prenant pitié de ces humains
Noircis par le Ciel de l'Afrique,
Fait tomber les fers de leurs mains,
Enfin devenus plus sensibles,
Abolissons ces loix horribles,
Dignes des siècles ignorans
Aussi cruelles qu'insensées,
Avec des traits de sang tracées
Par de Sauvages conquérans.

L'esclavage des Negres aboli dans la Nouvelle Angleterre.

Ce

Ce vengeur infame du crime,
Qui flétrit ce qu'il va toucher,
Tient déjà prêts pour la victime
Les nœuds dont il doit l'attacher.
« Je suis innocente, dit-elle,
» C'est à mon Dieu que j'en appelle; »
Mais tout est sourd à ses douleurs;
Elle n'a pour seule défense
De témoin que sa conscience,
Et d'autre preuve que ses pleurs.

Paroissez dans ce jour funeste,
Astres qui peuplez l'Univers !
Au Roi de la voûte céleste
Disputez le trône des airs.
Que le soleil à l'instant même
Des rayons de son diadême
Laisse tous les feux s'amortir,
Et que la nature sensible
Témoigne par ce deuil horrible
Que l'innocence va périr.

Quand la vertu souffre la peine
Que le crime seul doit subir,
Par quelque éclatant phénomène
Le Ciel devroit nous avertir;
Mais rien ne trouble la nature;
Le soleil brille; l'air s'épure,

Et tout paroît se ranimer.
Salmon, lorsque pâle et tremblante
Tu vois la flamme étincelante
Qui s'apprête à te consumer.

Non, non, Victime déplorable,
Ce feu ne s'allumera pas;
Un mensonge bien pardonnable
Peut seul t'arracher au trépas.
Que la pudeur se sacrifie;
» De l'amour dans votre furie
» Respectez, dit-elle, le fruit ».
Alors des mains de la justice
Le glaive tombe, et du supplice
L'affreux appareil est détruit.

Que vois-je ? en ce dédale immense,
Quel mortel porte un jour nouveau?
Il marche devant l'innocence
Et l'éclaire de son flambeau.
Le Cauchois, jouis de ta gloire; *
Ton nom vivra dans la mémoire,
Bien plus que le nom des Guerriers;
Reçois la couronne civique;
Du chêne le feuillage antique
Efface les plus beaux lauriers.

* Feu M. le Cauchois, Avocat, défenseur de la fille Salmon. On a cherché à obscurcir, et même à lui dérober sa gloire; mais la fille Salmon n'a point reconnu d'autre libérateur que lui, et l'on doit croire que c'est la vérité.

La vertu long-temps malheureuse
Est devant ce premier Sénat,
Dont la sagesse lumineuse
Doit lui redonner son éclat.
Déjà le nuage s'entr'ouvre;
La vérité qui se découvre
Commence à frapper tous les yeux,
Et, brillant d'une clarté pure,
Enfin perce la nuit obscure
De ses rayons victorieux.

De l'hymen la fête éclatante,
Salmon, termine tes malheurs;
Au lieu d'une chaîne pesante
Tes mains portent des nœuds de fleurs.
Une déité favorable
Conduit enfin le couple aimable
Aux Autels parés de festons;
C'est * Genlis dont l'ame sensible
Pénetre d'un charme invincible
Les cœurs formés par ses leçons.

Vous, que la puissance céleste
Arma de son glaive vengeur,
Tremblez, lorsque le coup funeste
Sera dirigé par l'erreur.

* Madame la Comtesse de Genlis, aujourd'hui Madame la Marquise de Sillery, célèbre par ses Ouvrages sur l'éducation.

Universitas

Votre cœur, quoiqu'exempt de crime,
Par un remords bien légitime
Toujours se sentira pressé ;
Toujours retracée à votre ame,
Vous verrez cette rouë infame
Où ce malheureux fut placé.

Jamais la coupe de la vie
Ne vous offrira de douceurs,
Les soins d'une épouse cherie
Ne pourront calmer vos terreurs,
Dans la fête la plus brillante
De cette victime sanglante
Vous entendrez les cris perçans ;
Et son fantôme redoutable
Viendra se mettre à votre table
Et s'asseoir avec vos enfans.

A MADEMOISELLE *****

En lui présentant un Fichu.

QUAND je vous presse d'accepter
Ce que j'ose vous présenter,
Mon intention n'est pas bonne;
Un tel procédé vous étonne;
Mais je le dis sans hésiter;
Oui, Chloé, ce que je vous donne,
Je voudrois pouvoir vous l'ôter.

LA RÉPARATION COMPLETTE.

Mondor d'un train de poste alloit en phaëton,
Et venoit de rouer un malheureux piéton,
Dont son char avoit mis une jambe en canelle.
On court après Mondor; à grands cris on l'appelle;
Vous allez me dire, « à quoi bon ?
Monsieur est déjà loin». -- Jugement téméraire.
Il s'arrête : il descend, examine le mal;
» C'est trop juste, dit-il, d'un air fort débonnaire,
Et je dois réparer un malheur si fatal.
Votre attente, Messieurs, ne sera point trompée;
Que l'on porte à l'instant cet homme à l'hôpital;
Là, sa jambe *gratis* lui doit être coupée,
Et puis mon Menuisier, vis-à-vis Sainte-Croix,
Lui fournira *gratis* une jambe de bois;
Mais comme on ne sauroit rendre trop méritoire
La réparation qu'on doit aux accidents,
Tenez, mon cher ami, prenez; voilà six francs
Pour payer vos porteurs et le reste pour boire ».

A MONSIEUR ****

Qui me disoit que mon nom rappelloit celui d'un de nos plus grands Philosophes, et qui m'exhortoit à tâcher de me rendre célèbre comme lui.

GENTILHOMME Périgourdin
Et même encor Bourgeois de Rome *,
Montagne, cet Auteur divin,
Lorsqu'il se peignit de sa main,
Fit le meilleur portrait de l'homme.
Dans la prose il a sçu trouver
Ce que je cherche en poësie;
Mais pour qu'au sien mon nom s'allie
Là-dessus j'ai bien à rêver,
Et pour former cette harmonie
C'est un *la* ** qu'il me faut sauver.

* Voyez, ch. 9, liv. 3, *des Essais*, avec quelle satisfaction naïve il parle de ses lettres de bourgeoisie dont il transcrit toute la formule. « N'étant, dit-il, bourgeois d'aucune ville, je suis bien aise de l'être de la plus noble qui fut et qui sera oncques ».

** Ceux qui sont initiés dans les secrets de la Musique savent que *la* est une note, qui peut former un accord dissonnant qu'il faut sauver suivant les règles de la composition.

VERS

Présentés à Madame DU BOCCAGE.

POUR ta fille, ô Milton, toi-même tu l'avoues;
Elle a peint l'Amazone; elle a chanté Colomb;
Le tems a pu flétrir les roses de ses joues;
Mais la gloire, fidèle aux enfans d'Apollon,
Rajeunit les lauriers qui lui couvrent le front.

SUR UN POETE SATYRIQUE,

Vétu de cette étoffe qu'on nomme Tricot.

DAMON le satyrique expose à nos regards
En habit de tricot sa figure difforme.
La satyre, Messieurs, fait courir des hazards,
Et pour qui suit ses étendards
Un habit de *tricot* c'est le grand uniforme.

A MONSIEUR DORFEUIL,

Après l'avoir vu pour la troisième fois dans le rôle de Philoctete, Tragédie de M. de la Harpe.

D'UN héros délaissé dans une île sauvage,
Dorfeuil, quand tu parois la plus fidèle image,
Quand tu nous fais souffrir l'effort de ses douleurs,
L'homme sensible et vrai te répond par des pleurs,
L'envieux par des cris de rage.
Ainsi qu'un Roi toujours est suivi de flateurs,
L'envie est du talent la compagne assidue.
Un emblême assez juste ici va t'exprimer
Comme à vaincre ce monstre il faut qu'on s'évertue.
Lorsqu'Alcide avec sa massue
De l'hydre, qu'à grands coups il tâchoit d'assommer,
Ecrasoit les nombreuses têtes,
A renaître aussitôt les voyant toujours prêtes,
Par le feu destructeur il sçut les consumer.
Pour détruire à jamais les serpens de l'envie,
L'Acteur doit employer un moyen si puissant;
Mais pour lui la massue est un travail constant;
Le feu, c'est celui du génie.

A MADEMOISELLE ****.

Qui venoit de jouer le rôle de Zaïre sur un Théâtre de société.

Sur vos talents lorsqu'avec tant d'ardeur
Tout le monde vous loue et qu'aucun ne vous flate,
A votre maître * alors vous en faites honneur.
C'est être bien modeste et n'être pas ingrate.
Je sais que, très-instruit dans cet art enchanteur,
Il donne à votre jeu la touche délicate
Et ce charme piquant qui plaît au connoisseur;
Mais quand la passion dans ses transports éclate,
Lorsqu'il faut être vrai, qu'il faut parler au cœur,
C'est la nature alors qui dirige l'Acteur;
L'art qui veut l'imiter, n'offre qu'un automate.
Voulez-vous à nos yeux retracer le Couvreur?
Choisissez maintenant un nouveau Précepteur;
A ce qu'il vous dira, Zirphé, soyez docile.
L'amour, par sa méthode agréable et facile,
De tous les sentiments vous notera les tons.
Il fait payer, sans doute, un peu cher ses leçons;
Mais il en faut très-peu pour devenir habile.

* M. Tonnelier, Maître de Déclamation, qui a formé plusieurs Elèves distingués sur les divers théâtres de Paris.

LE SONGE D'UN POETE TRAGIQUE;

Morceau dans le genre burlesque.

C'EST LE POETE QUI PARLE.

Je dormois, quand un songe enfanté par la crainte
Du théâtre François offre à mes yeux l'enceinte,
Déjà tout étoit plein jusques au Paradis;
Ma pièce se jouoit; j'observe; je frémis.
Des Gardes, des Soldats manœuvroient sur la scène;
Les Acteurs principaux paroissoient à la gêne,
La décoration charmoit tous les regards;
Un silence profond régnoit de toutes parts.
-- Un fantôme paroît; horreur de la nature,
Un énorme sifflet sort de sa bouche impure.
Ennemi des talens, *la cabale* est son nom;
Ces vers en traits de sang sont gravés sur son front.
» Vous qui sur le Théâtre osez braver la foudre
» Téméraires tombez et rentrez dans la poudre ».
Reconnoissant le Dieu, que redoute un Auteur,
Je tremblois à la fois et suois de terreur.
-- Il donne le signal; à ce bruit de tonnerre
Mille serpens ailés s'élancent du Parterre;
La salle retentit de sifflement aigus;
Le théâtre s'ébranle -- et ma pièce n'est plus.

SUJET DE L'ODE.

LE HALSEWELL, Vaisseau de la Compagnie des Indes, destiné pour Madras et le Bengale, parti des Dunes le 29 décembre 1785, a échoué, trois jours après, sur les côtes de l'isle de Portland, près de Waimouth, et a été totalement submergé. Le Capitaine, M. PIERCE, ayant demandé à M. MERITON, Capitaine en second, s'il était possible de sauver les femmes; sachant que cela ne se pouvait pas, prit ses deux filles dans ses bras, et ayant attendu la mort dans cette position, fut englouti avec elles. L'aînée, âgée de dix-sept ans, se nommait Miss ELISA; et l'autre, Miss ANNE, âgée de quinze ans. Elles allaient dans l'Inde pour épouser des Officiers d'une grande fortune.

LE NAUFRAGE DU HALSEWELL.

ODE.

How many feel, this very moment, Death,
And all the sad variety of pain!
How many sink in the devouring flood!

[THOMSON's Seasons, Winter.]

LE vaisseau loin du rivage,
Déjà vogue en liberté;
L'azur des cieux sans nuage
Répand sa douce clarté.
Le matelot qui s'apprête
A défier la tempête
Dans les plus lointains climats,
Bannit la sombre tristesse,
Et par des chants d'alégresse
Il se dispose au trépas.

A SON aimable patrie
Faisant ses derniers adieux,
Vers cette île si chérie
Fanny tourne encor ses yeux.
Ses pleurs arrosent l'albâtre
D'un sein que l'Amour folâtre
Pour l'hymen veut embellir;
Des lieux qui la virent naître
Elle part, hélas ! peut-être,
Pour ne jamais revenir.

COMME un gage d'innocence,
Elle porte dans son cœur
Des plaisirs de son enfance
Le souvenir enchanteur.
Sur cette plaine azurée,
Toujours son ame égarée
Revoit les champs d'Islington,
Du Vauxhall les promenades,
Et les paisibles dryades
Des bosquets de Kensington.

FILLE du plus tendre père,
Et reposant dans ses bras,
Pourquoi de ton sort prospère
Ne point goûter les appas ?
Tu vas dans l'Inde féconde
Des diamans du Golconde

Parer ton front virginal :
L'amant que ton cœur adore,
Près du berceau de l'Aurore
Te dresse un lit nuptial.

Pour composer la guirlande,
Symbole heureux de tes mœurs,
Ta plus jeune sœur demande
Si cette terre a des fleurs.
Ainsi l'homme en sa misère,
Toujours, par quelque chimère,
Amuse ses vains désirs,
Et près des sombres rivages,
Il joue avec les images
De nos fragiles plaisirs.

J'entends gronder sur les ondes
La voix du terrible Autan ;
Dans ses cavernes profondes
Il fait mugir l'Océan.
Voyez la vague écumante,
A chaque instant renaissante,
Se briser sur le vaisseau ;
Il s'ouvre ; le nocher crie ;
Par-tout la mer en furie
Lui montre un vaste tombeau.

A ces accens lamentables
Les rochers ont répondu ;
Sur des écueils formidables
Le navire est suspendu,

Les matelots à la nage
Des flots éprouvent la rage :
D'autres couchés tristement,
Se traînant sans espérance,
Disputent leur existence
A ce funeste élément.

Jusqu'au moment qu'il achève
De s'abymer sous les eaux,
Le vaisseau penche, et relève
Sa poupe au-dessus des flots.
Quel objet frappe ma vue!
C'est une mère éperdue;
Son fils pressé dans ses bras,
Dans son heureuse ignorance,
Sourit avec innocence
Aux approches du trépas.

Mais d'une clarté rougeâtre
La lune éclairant les cieux,
Offre à mes yeux le théâtre
Du malheur le plus affreux.
Voyez ces filles tremblantes,
Et de terreur défaillantes
Près d'un père infortuné;
Tel, dans ce moment terrible,
Qu'un simulacre insensible
Sur un tombeau prosterné.

Leurs cris plaintifs, leurs prières
Me pénètrent de douleur,
Et leurs paroles dernières
Retentissent dans mon cœur.
» Mon père ; plus d'espérance :
» La mer frémit et s'avance.
» Sauvez vos jours : laissez-nous.
— » Vous quitter ! moi ! votre père !
» Non, non. Tout ce que j'espère,
» C'est de mourir avec vous.

» Voilà donc la destinée
» Que ce jour vous assuroit :
» Voilà l'heureux hyménée
» Que le ciel vous préparoit !
» Approchez.... Les flots s'irritent.
» Ah ! que vos cœurs qui palpitent,
» Contre le mien soient pressés !
» Tendres et chères victimes,
» Périssons dans ces abymes,
» En nous tenant embrassés.

O vous, à qui la nature
Prodigue ses dons charmans,
Qui sur les fleurs, la verdure,
Voyez jouer vos enfans,
Qui dans la douce alégresse
Voyez croître leur jeunesse

Et vous mêlez à leurs jeux,
Cessez d'en goûter les charmes,
Pour accorder quelques larmes,
A ce père malheureux.

Et toi, dont l'ordre suprême
Nous fit sortir du néant,
Qui nous fais tomber de même
Dans son gouffre dévorant,
Si l'atôme qui respire
T'accuse dans son délire,
Dieu, daigne lui pardonner;
Mais si pour tant de souffrance
Nous recevons l'existence,
Devois-tu nous la donner?

Du moins vois d'un œil propice
Ces êtres qui vont périr:
Sur les bords du précipice
Ne les laisse plus languir.
Tes vagues sont toutes prêtes;
Déchaîne-les sur leurs têtes;
Que la mort glace leurs sens,
Et dans ce tombeau liquide
Etouffe leur voix timide
Et leurs funèbres accens.

Un dernier cri d'épouvante
Dans les airs s'est répandu,

Et cette masse flottante
Sous les eaux a disparu.
Aux doux rayons de l'aurore
Tout l'Océan se colore
D'un azur plus épuré;
Il aplanit sa surface,
Et ne laisse aucune trace
De ce qu'il a dévoré.

A MONSIEUR ****

Auteur d'un ouvrage de poésie qu'on avoit critiqu
dans quelques Journaux.

DES Censeurs la haine perfide
Peut-elle troubler ton succès,
Quand la gloire te sert d'égide,
Et te garantit de leurs traits ?

Des beaux vers la douce harmonie
Fait taire, en dépit des rivaux,
Les arrêts de l'Académie
Et les foudres de nos journaux.

Pour étouffer ta voix sonore
Faisant sifler tous ses serpens,
L'envie a sçu donner encore
Un nouveau charme à tes accens.

Le bon goût, d'une indigne offense
Enfin venge les bons écrits,
Et les pesant dans sa balance
Il déclare leur juste prix.

Fait pour défier la tempête,
Le laurier du sacré vallon,
Plus tard il éleve sa tête
Plus il résiste à l'aquilon.

LE CYGNE,

LE RENARD ET L'AIGLE.

FABLE.

A M. LE CHEVALIER DE POUGENS.

CERTAIN Cygne vivoit sur les bords de la Seine;
Il vivoit, mais comment? C'étoit de ces oiseaux
Qui vont chaque matin le long de l'Hippocrène
Respirer à loisir la vapeur de ses eaux,
Puis, buvant à longs traits cette onde enchanteresse,
Sur la même mesure et sur les mêmes sons,
Ils modulent dans leur ivresse
Tous les couplets de leurs chansons.
C'est proprement faire des rimes.
Je plains ceux qui pour vivre ont choisi ce métier,
Taillez plutôt la pierre, et faites du mortier.
Boileau l'a dit dans ses maximes.
A cela, dites-vous, je ne peux me plier;
C'est dur. -- Eh bien, portez la besace aux
Minimes.
Voyez ce qu'un rimeur gagne à versifier.
Notre Cygne souvent manquoit du nécessaire;
Avec quelques goujons il faisoit bonne chère;

Quant au turbot, jamais il n'en connut le goût.
Mais quoi ! la Providence est une bonne mère.
Dînant fort mal, ne soupant point du tout,
Toutefois de l'année il attrapoit le bout.
Un certain Renard d'Angleterre,
(On sait que si de Loups ce pays est purgé,
De Renards on n'y manque guère.)
Ce Renard sur le corps ayant plus d'une affaire,
Et d'assignations et d'exploits surchargé,
Portant pour tout bagage un grand fonds d'impudence,
Bien caché dans un sac, pour épargner les frais,
Sur un vaisseau parti de Douvres pour Calais,
S'étoit fait importer en France.
Mauvaise marchandise ! Encore tout botté
Il va trouver le Cygne, et lui dit : « Mon cher frère,
« Votre état me fait peine, et j'en suis attristé.
» Vous avez du talent; mais on n'y songe guère.
» Ce pays est ingrat; le mérite est sans pain.
» Les Cygnes ne sont plus de mode.
» Du grand siècle dernier ce siècle est l'antipode.
» Pour jouir d'un heureux destin,
» Soyez un Perroquet bleu, vert, ou gris de lin;
» Aux femmes contez des fleurettes;
» Présentez humblement la patte aux financiers,
» Et par gentilles chansonnettes,
» Dans un repas mettez-les en goguettes;
» Vous ferez bonne chère en cueillant des lauriers,
» On parlera de vous dans toutes les gazettes.

» Vous aimez mieux vaquer à de nobles travaux,
» Traiter quelque sujet qui mérite vos veilles;
» Vous aimez mieux voguer librement sur les flots,
» N'avoir que les rochers, les arbres, les échos,
» Pour auditeurs de vos merveilles.
» Voulez-vous bien m'en croire ? allez chez les Anglais :
» Ils font cas d'un oiseau qui sait parler français.
» Vos vers leur paroîtront un langage céleste.
» On vous attend, et les fonds sont tout prêts.
» Moi, pour vous annoncer, je vais partir exprès;
» Arrivez seulement, je me charge du reste ».
Par ce discours notre Cygne enchanté
Crut qu'il disoit la vérité.
C'est un oiseau simple et crédule.
Soupçonner le Renard ! il s'en fût fait scrupule.
Tout annonçoit en lui candeur et probité.
Mais celui-ci, pour plus de sûreté,
De ses appointemens lui donne une cédule,
Qu'il signe de sa patte, et paraphe bien net,
Pour lui montrer qu'il savoit les affaires.
Le Cygne alors, assuré de son fait,
Regarda cet écrit, sans timbre ni cachet,
Comme un acte passé pardevant trois Notaires.
Il part, il arrive. Aussitôt
Le Renard se met au galop;
Il va dans les cafés, les places, les boutiques,
A Saint-James, Saint-Paul, à la bourse, aux Marché
« Citoyens, dit-il, approchez.

» Un Cygne, le phénix des oiseaux poëtiques,
« Vient d'aborder aux rives d'Albion.
» Il parle le françois dans sa perfection ;
» Il fait des vers dans le genre lyrique,
» Le sérieux et le comique,
» Qu'il récite très-pro, prement.
» Même à Paris, la chose à prouver est aisée,
» Avec grand applaudissement
» Il a lu deux ans au Musée. »
Ainsi notre Renard par-tout alloit crier,
Employant des poumons dignes d'un Cordelier.
Auprès de lui le crieur de la Grèce,
Qui d'un gosier de bronze y proclamoit les loix,
Feu Stentor, dont Homère a vanté la prouesse,
N'eût paru posséder rien qu'un filet de voix.
En prônant ainsi son confrère,
Le Renard comptoit bien avoir part au gâteau ;
Mais personne ne vint pour entendre l'oiseau.
Renard de décamper. C'étoit son ordinaire :
Ainsi toujours Renards se tireront d'affaire.
Le Cygne demeure au bourbier,
Ouvrant le bec large d'une aune,
Comme une truite à sec sur les rives du Rhône.
Que fera-t-il, hélas ! qui sera le premier
Dont, pour adoucir sa misère,
Il recevra le secours nécessaire ?
Dans ce canton vivoit alors
Un Aigle généreux, digne de sa naissance,

Possédant tous les arts. * Dès sa plus tendre enfance
Il orna son esprit de leurs plus beaux trésors.
L'art d'asservir l'oreille au charme des accords,
Celui qui des objets saisit la ressemblance **,
Et paroît les créer en les reproduisant,
Des talens de cet Aigle embellissoient la liste;
Il les connoissoit en savant,
Et les pratiquoit en artiste.
Il avoit vu beaucoup, et même avoit bien vu;
Etudiant dans ses voyages
Des Grecs et des Romains les immortels ouvrages,
L'homme sur-tout, cet être encor si peu connu,
D'habits, de traits divers en tous lieux revêtu,
Et parlant différens langages.
Le ciel avoit permis qu'un voile ténébreux,
De cet Aigle éclairé vînt obscurcir les yeux ***.

* M. le Chevalier de Pougens, à l'âge de 20 ans, avoit approfondi les mathématiques, les langues, l'histoire, la connoissance des livres et des manuscrits, la théorie et la pratique de la peinture et de la musique, etc.

** Plusieurs tableaux et dessins dans des cabinets particuliers, attestent les progrès étonnans que M. le Chevalier de Pougens avoit faits dans la peinture, qui lui ont mérité d'être admis à l'Académie de peinture de Rome. Nous n'avons pas vu son morceau de réception; mais un de ses tableaux, représentant un groupe d'instrumens de musique, qui est dans le cabinet de M***, nous a paru offrir beaucoup de précision dans le dessin, et une grande intelligence des couleurs locales et des effets de lumière; et ce tableau a été fait avant que l'auteur allât en Italie.

*** M. le Chevalier de Pougens a eu le malheur de perdre la vue des suites de la petite vérole.

Au printemps de son âge ! affreuse catastrophe !
Quand pour prendre l'essor tout lui servoit
d'appui.
Il avoit supporté ce coup en philosophe ;
Ses amis en étoient plus affligés que lui.
Mais de tout compenser le ciel s'est fait la règle.
Son esprit plus actif perçoit l'obscurité
De l'abyme profond où gît la vérité * ;
Des yeux de l'ame il étoit vraiment Aigle.
De ce sublime oiseau le Cygne étoit connu ;
Il s'en va le trouver, sûr d'être bien reçu ;
Il étoit malheureux. Heureuse confiance !
Elle étoit bien placée ; il se voit accueilli.
L'Aigle de son secours lui donne l'assurance,
Fait couler dans son cœur flétri
Ce baume souverain que l'on nomme espérance.
Il lui parle, et sur-tout il le sert en ami,
Sans mettre à ses bienfaits aucun air d'importance.
Chez tous ceux qu'il connoît il fait guider ses pas ;
Du Cygne publiant par-tout le savoir-faire ;
Il vante ses talens, même les exagère ;
L'hyperbole est permise en ces sortes de cas.
Le Cygne enfin voit ses sombres alarmes
Se dissiper aux rayons du bonheur,

* On a recueilli en deux volumes, sous le titre de *Récréations philosophiques*, divers opuscules de M. le Chevalier de Pougens. On y trouve deux Contes où la manière de Voltaire est heureusement imitée ; et sur-tout des réflexions morales et métaphysiques très-profondes.

Et chaque jour, les yeux baignés de larmes,
Il fait des vœux pour son cher bienfaiteur.

Expliquons cette allégorie.
Le Cygne est l'auteur même, à qui la fantaisie
De savoir ce qu'à Londre il se disoit de bon,
A fait sottement croire un conte de féerie.
Puisse-t-il profiter au moins de la leçon !
Notre Renard est un fripon.
Je ne le nomme pas : pourquoi nommer un traître ?
Saint Augustin nous dit que les méchans
Sont nés pour exercer ceux qui sont bonnes gens.
Il faut se résigner, puisque cela doit être.
Quant à cet Aigle humain, sensible, hospitalier,
O respectable et jeune chevalier,
Vous seul pouvez le méconnoître !

EPIGRAMME.

AIGRE comme verjus, la veuve Criardin,
Voulant danser encor, dit qu'il lui faut enfin
Un honnête homme doux, et plein de complaisance,
Qui, pour se rendre heureux, veuille accepter sa main;
Pour moi je dis qu'il lui faut un coquin
Qui veuille faire pénitence.

A MADAME *****,

Qui avoit mis de la poudre sur mes cheveux le lendemain de Pâques.

DANS ces jours consacrés aux soins religieux,
Les Pontifes, les Rois, s'abaissant à nos yeux,
A des gens portant la besace
Lavent les pieds et présentent la tasse.
Pour imiter ces exemples pieux,
La Reine de Paphos, l'objet de tous les vœux,
A fait asseoir vis-à-vis une glace
Un pauvre Pélerin voyageant au Parnasse,
Et d'une main d'albâtre a poudré ses cheveux.

AU ROI D'ANGLETERRE,

A l'occasion de la joie extraordinaire que son Peuple a manifestée en apprenant l'entier rétablissement de sa santé, et de ses facultés morales.

GRAND ROI, n'accuse point cette éclipse cruelle
Qui tenoit ta raison sous un nuage épais,
Et de ta bonté paternelle
Pouvoit seule un moment suspendre les effets.
D'un Dieu juste bénis les sublimes décrets.
En t'offrant un tableau que l'art ne peut décrire,
Il t'a voulu payer le prix de tes bienfaits.
Voir ainsi tout un peuple, heureux sous ton empire,
Accourir sur tes pas de plaisir enivré,
C'est sortir du tombeau pour se voir adoré.

ÉPIGRAMME.

LISIMON fait des vers, et lorsqu'il s'en escrime
A la rime, au bon sens il manque sans façon,
Mais pour lui ce n'est pas un crime.
Sachez que Monsieur Lisimon
Par son droit d'ignorance est exempt de la rime,
Et par droit de folie exempt de la raison.

SUR UN CAPITOUL,

Qui n'avoit fait que dormir dans une maison où on l'avoit invité à dîner.

UN oiseau vigilant par ses cris, nous dit-on,
Sauva Rome jadis et devint son idole ;
Mais si dans le pays où Cujas tint école
L'ennemi vient jamais planter son pavillon ;
Ce ne sera pas cet oison
Qui sauvera le Capitole. *

* C'est le nom pompeux de l'hôtel-de-ville de Toulouse.

A MONSIEUR L. G. D. L. S.

Qui m'invitoit à aller le voir à Saint-Germain au mois de Septembre 1785.

OUI, comme un dévot Pélerin,
Portant au dos mainte coquille,
Et mon grand bourdon à la main,
Après avoir bu ma roquille,
Mon cher ami, pour Saint-Germain
Jeudi je me mets en chemin.
Quand je passerai par Nanterre
J'irai d'un cœur tendre et soumis
Prier cette illustre Bergère
Qui vit le jour dans ce pays,
Digne Patrone que révère
La bonne ville de Paris;
Dans sa Chapelle solitaire
Quand j'aurai fait mon oraison,
En homme que la grace éclaire
J'irai voir le puits salutaire,
Où chaque jour pour la maison
La Sainte puisoit de l'eau claire;*

* Au milieu de la Chapelle est un puits qui servoit, dit-on, au ménage de cette sainte famille; c'est pourquoi l'eau qu'on en tire a la réputation de faire beaucoup de miracles; en conséquence le peuple vient en foule s'en abreuver; on en remplit un baquet de pierre auquel sont attachées, avec une chaîne de fer, deux grandes cuillers du même métal, où les dévots boivent à longs traits cette onde miraculeuse. *Nouvelle description des Environs de Paris, par M. Dulaure.*

Puis prenant avec la cuillère
Cette eau de vertu singulière
Je m'en verserai sur les yeux,
Et, s'ils sont remplis de poussière,
Après cela j'en verrai mieux.
Enfin, disant ma patenotre,
J'arriverai dans ce séjour
Où, comme un bienheureux Apôtre,
Je veux m'amuser tout le jour.
Là, dans une santé parfaite,
A vos plaisirs associé,
De tout soin le cœur délié,
Je serai la preuve complette
Que pour y faire une retraite
La Chapelle de l'amitié
Vaut mieux que celle de Lorette.

A MADAME D'E****

AU COUVENT DE*****.

DANS ce manoir qu'habitent les vertus,
Mais plus souvent les ennuis et les vices,
Où les regrets, les remords superflus
Avec grand soin dérobés aux novices
Que du bonheur le fantôme séduit,
Affreux hiboux, et vampires funèbres,
Fuyant l'éclat, voltigeant dans la nuit,
Viennent ronger au milieu des ténèbres
Ces jeunes cœurs pour qui dans leur tombeau
Jamais d'amour ne luira le flambeau,
Répondez-moi, charmante et sage Aminte
Qui, des hivers bravant la rude atteinte,
D'un sol glacé faites sortir des fleurs
Dont les frimats respectent les couleurs,
Se pourroit-il que sans un peu d'envie
De votre enclos quelque Nymphe ait appris
Que délivré d'une grille ennemie,
Dans un bosquet auprès de ma Chloris,
En tête à tête hier je fus surpris?
On imagine, et ce n'est pas sans cause,
Qu'un jeune amant alors est empressé,
Par des barreaux n'étant plus repoussé,
A respirer le parfum de la rose
Sur le contour d'une bouche mi-close.

Et là-dessus quels tableaux séduisants
N'invente pas une fille à quinze ans ?
Le soir après que la mère Brigite,
Dans la cellule aura fait sa visite,
On ira prendre au fond d'un matelas
Certain roman, lecture favorite,
Que chaque nuit on lit entre deux draps ;
Le lendemain notre jeune pucelle,
Faisant le tour de sa sainte prison,
Cherche de l'œil quel endroit sera bon
Pour y pouvoir appuyer une échelle ;
Je lui pardonne ; elle a ma foi raison
De vouloir fuir cette triste maison,
Où sous les yeux de maint argus femelle
Il faut toujours qu'on soit en oraison.
Qu'il vaut bien mieux, loin de ce Monastère,
Etre Nonnain d'un Couvent de Cythère,
Où l'on s'éveille à la pointe du jour,
Pour entonner les matines d'amour !
Dans l'art de plaire, ô savante maîtresse,
Vous dont l'esprit, la douce aménité,
Sur votre front qu'a ridé la vieillesse,
Ont sçu fixer un reste de beauté,
Qui sur vos pas attirez la jeunesse,
Par les attraits d'une aimable gaité,
Ah ! pardonnez à mon humeur légère,
Et laissez-moi cueillir sur mon chemin,
De nos beaux jours cette fleur passagère
Qui doit bientôt se flétrir dans ma main.

LA LÉVITE
CONQUISE,
POEME EN DEUX CHANTS.

LA LÉVITE

CONQUISE,

POEME EN DEUX CHANTS.

CHANT PREMIER.

JE chante une Beauté qui, d'un peuple volage,
Par un nouveau Costume enchaînant le suffrage,
Aux regards des François la première a montré
Des enfans de Lévi l'habillement sacré.
A travers les dangers qui menaçoient sa tête,
De ce trophée antique elle fit la conquête;
Et, jouissant après de son triomphe heureux,
Dans le Palais Royal attira tous les yeux.
Je chante, quoiqu'ici je ne fasse qu'écrire;
Mais la plume en nos mains est toujours une lyre.

Muse, qui fournissois les brillantes couleurs
Dont Pope sut orner ses tableaux enchanteurs;
Quand de Sylphes légers Bélinde environnée,
Charma par ses attraits la Tamise étonnée;
O toi, qui fis connoître aux plus lointains climats
De ses cheveux dorés les immortels appas,

Préside à mes portraits. C'est à toi d'y répandre
Cet air voluptueux, ce coloris si tendre,
Dont l'Albane embellit les charmes ingénus
De l'Amour qui s'endort sur le sein de Vénus.
Du Peintre de Vert-Vert donne moi la palette;
De ses fraiches Nonnains que j'aime la toilette,
Leurs attraits de bandeaux et de voiles parés,
Leurs roses et leurs lis au Seigneur consacrés!
Le spectateur ému d'une si belle image,
Voudroit être l'oiseau qu'elles tiennent en cage.
Pour Boileau, de son art on voit trop les secrets;
Son coloris est beau; mais il n'est pas bien frais:
De son lutrin poudreux la forme est triste et noire;
Ses Chantres sont grossiers, et ne savent que boire.

Au Théâtre fameux des nouveaux Roscius,
Dont le dernier flambeau maintenant ne luit plus,
Un monstre avoit paru, qu'on nommoit Tragédie;
C'étoit le bon moment, la Pièce étoit finie.
Sans avoir pû sifler, le spectateur malin,
Sort encore en bâillant le sifflet à la main.
Sans aucun embarras trois ou quatre voitures,
De quelques Amateurs recevoient les figures;
Ces Messieurs prenoient place en se disant tout bas,
« Ma foi, c'est bien mauvais »; et ne se trompoient pas.

» Cet ouvrage a du bon, dit un grave critique,
» J'y vois un vrai talent pour le genre Comique».
Quelle est cette caleche au superbe vernis,
Où l'on a peint Vénus qui caresse Adonis?
Que ces chevaux sont fiers ! quels crins, et quelles
têtes !
Laquais, cocher, voilà de magnifiques bêtes.
Zulmé vient; que d'ennui ! vingt flacons différents
Ont pour elle exhalé leurs parfums impuissans;
Elle monte. Quel pied ! quelle taille divine !
Suivons-la, cher lecteur, elle est mon Héroïne.

Dans cette vaste enceinte où de tristes remparts
De Paris autrefois formoient les Boulevards,
Où brille maintenant la pompe enchanteresse,
Des superbes réduits qu'habite la mollesse,
Le Luxe, ami des Arts, fit un temple à l'Amour.
Sans regretter Paphos, Vénus y tient sa Cour.
Simple, mais élégant, on voit l'ordre ionique
Régner dans tout l'éclat de sa noblesse antique.
La pierre, qu'avec art le ciseau sçut dompter
Prend la forme des fleurs et semble végéter;
Les murs de ce jardin revêtus d'un treillage,
D'arbrisseaux toujours verds étalent le feuillage.
Ici c'est un berceau; là c'est un cabinet
Où je ferois l'amour beaucoup mieux qu'un
Sonnet.
Ces vases sont chargés des doux présens de Flore;
Des figures de plâtre ornent ces lieux encore.

Que vois-je ? c'est Janot, sa lanterne à la main.
Janot, heureux Janot, jouis de ton destin.
Homère est mort de faim sans avoir vu sa gloire ;
Tu te vois immortel, tu peux chanter et boire.
Le char de la Déesse arrive avec fracas :
Il s'arrête tout court ; les laquais sont à bas ;
Le plus jeune à l'instant d'Ecuyer fait l'office :
Qu'il est beau ! c'est l'Amour qui s'est mis en service.
Zulmé monte chez elle avec l'agilité,
D'une biche qui fuit le Chasseur redouté.
Sans craindre le Portier, mes aîles poëtiques,
Vont transporter ma muse en ces lieux magnifiques.

Ce tyran qui fit voir au théâtre étonné,
Du laurier des Césars un Acteur couronné *,
Dans son vaste Palais, la merveille de Rome,
Disoit, « enfin Néron s'est logé comme un homme ».
Zulmé dans ce séjour peut s'écrier aussi,
« Comme une femme enfin je suis logée ici ».
Non, jamais la Déesse à Cythère adorée,
Lorsqu'elle reçut Mars dans sa couche sacrée,
N'offrit pour éblouir les yeux de son amant,

* On sait combien Néron se plaisoit à déclamer sur les Théâtres publics. On connoît sur-tout les fameux vers de Britannicus où l'on lui reproche ce goût, vers qui corrigèrent Louis XIV, du penchant qu'il avoit pour danser en public.

De ce luxe poli l'aimable enchantement.
O prodige de l'art ! sur des laines tissues,*
On croit voir respirer les graces toutes nues.
Ici la porcelaine, ouvrage de nos mains,
Unit à sa blancheur les plus brillans dessins.
Que ces fleurs ont d'éclat ! oui, l'œil même de Flore,
Croiroit qu'en un parterre elles viennent d'éclore.
Chinois, n'opposez plus à ces tableaux finis **,
De vos pinceaux grossiers les bizarres croquis,
Ce Trône des Amours, cette riche Ottomane,
Retrace du Serrail la pompe Musulmane,
Et présente à Zulmé, pour charmer sa langueur,
Un satin dont sa peau surpasse la douceur.
De ce lit somptueux l'élégante structure,
D'une conque marine imite la figure.
Sous ce dais magnifique un Amour couronné,
Semble viser le but à ses traits destiné.

Mais Lise qui se hâte au bruit d'une sonnette,
D'un négligé galant apporte la toilette ;
Je vois belle Zulmé, les trésors de ton sein
S'agiter doucement sous un voile de lin.

* Tapisseries des Gobelins. Dire qu'elles rendent tout le moëlleux et toute la suavité du pinceau, c'est en faire le plus grand éloge en disant la vérité.

** On sait qu'on a trouvé depuis long-temps en France, les matières qui composent la porcelaine dont les Chinois faisoient un secret.

Et la robe légère en Pologne inventée,
Paroît en longs replis sur un sopha jettée.
Cet énorme bouffant, qui tient lieu de panier,
Enfin quitte sa place, et s'en va le dernier.
Zulmé n'étale plus sa parure brillante;
Mais avec moins d'éclat, elle est plus séduisante.
Ainsi l'Astre du jour de ses feux amortis,
Éclaire doucement le palais de Thétis:
Telle Diane encore, à travers un Nuage,
De son disque argenté laisse entrevoir l'image.
Rimeurs, peuple de foux qu'elle daigne inspirer,
La Lune dans vos vers doit toujours se montrer,

Dans les yeux de Zulmé quelle langueur mortelle!
Les soucis importuns voltigent autour d'elle.
Les Amours à l'aspect de ce noir escadron,
N'oseroient pas franchir la porte du sallon.
Dans ma forme invisible, assis sur la corniche,
J'observe tout ici comme un saint dans sa niche.
Zulmé croit être seule; elle porte sa main
Sur ces deux monts d'albâtre élevés sur son sein.
La rose, jeune fleur dont leur cîme est parée,
Unit sa pourpre aux Lis dont elle est entourée,
Et le front de Zulmé rougissant de pudeur,
De ce bouton vermeil imite la couleur.
A l'un de ses genoux un ruban bleu se lâche;
Sans se gêner la Belle aussitôt le ratache;
Quelle jambe! l'Amour dans ce poste charmant,

Lance de son carquois le trait le plus brûlant :
Telle aux yeux de Renaud parut celle d'Armide ;
Telle dans sa rondeur formée en pyramide
Fut celle que jadis, en levant son jupon,
La Reine de Saba fit voir à Salomon
Qui, possédant à fond l'histoire naturelle,
Avoua que c'étoit des jambes le modèle.
Enfin dans ce discours exhalant ses transports,
Zulmé de son gosier fait mouvoir les ressorts.
« Toi qui, des Nations dirigeant la toilette,
» Soumets à ton pouvoir le Sceptre et la Houlette,
» Et pour qui tout Chrétien, Sauvage ou Musul-
man,
» Arbore le chapeau, l'aigrette ou le turban,
» Déesse de la Mode, ah ! si de ton empire,
» Zulmé suivit les loix, du jour qu'elle respire,
» Dans un étroit corset le corps emprisonné,
» S'il m'a fallu jeûner auprès d'un bon diné,
» Si de papiers tordus la tête hérissée,
» Je n'ai pu fermer l'œil de sommeil oppressée,
» Déesse, inspire-moi; dans mon foible cerveau,
» Crayonne le dessin d'un costume nouveau.
» Que Dorval étonné me trouve plus charmante ;
» Il m'aime ; mais hélas, sa flâme est languissante :
» De son amour en vain pour redoubler les feux,
» D'un panache ondoyant, j'ai chargé mes cheveux;
» J'ai porté sur ma tête, et le tout pour lui plaire,
» Tantôt une frégate et tantôt un parterre ;
» Rien ne m'a réussi. De mon plus grand bonnet

» Toute l'artillerie a manqué son effet.
--- Ainsi parle Zulmé ; mais sa vue éblouie,
Voit pâlir tout-à-coup l'éclat de la bougie :
Sa perruche est muette ; Azor hurle d'effroi ;
L'épouvante est partout et s'étend jusqu'à moi,
Deux pendules, grands dieux ! ensemble se
détraquent,
Et, pour comble d'horreur, les porcelaines
craquent.
Un char de couleur puce, attelé d'un Griffon,
Par la fenêtre ouverte entrant dans le salon,
Porte un jeune élégant dont la mine Françoise,
S'anoblit à nos yeux par un frac à l'Angloise ;
Un chapeau * de Jockey, qu'entoure un ruban
gris,
Le coeffe largement de ses bords arrondis ;
On sait que de nos jours, pour être avec décence,
Il faut d'un Maquignon montrer la ressemblance.
Deux boucles de harnois forment deux boucliers,
Dont le vaste contour embrasse ses souliers ;
D'un bâton épineux sa main paroit armée.
» -- Belle Zulmé, dit-il, cessez d'être alarmée :
» La Déesse du goût va couronner vos vœux,
» Et son temple brillant doit s'ouvrir à vos yeux.
» C'est vous qui fixerez l'époque de sa gloire ;
» De son règne par vous commencera l'histoire :
» Venez donc, sur mon char en traversant les airs,
» D'une robe nouvelle enrichir l'Univers. ---

* Ce mot veut dire Maquignon, en Anglois.

— Alors à cette Belle encore épouvantée,
Il offre poliment sa main droite gantée :
Elle monte et s'assied près de son conducteur.
Le griffon sur ses pieds se dresse avec ardeur ;
De ses ailes dans l'air déployant l'envergure,*
Il enleve aussitôt la céleste voiture ;
Zulmé dans sa frayeur embrasse avec transport,
Le jeune Messager, compagnon de son sort.
Qu'il est doux d'être auprès d'une beauté trem-
blante,
Et de la rassurer d'une main caressante !
Mais cependant le char d'un cours rapide et sûr,
Roule légèrement sur des plaines d'Azur ;
Ainsi du Dieu des mers, le char vole sur l'onde.
Zulmé n'a plus d'effroi, le Zéphir la seconde.
La robe qu'elle voit briller dans le lointain,
Détourne ses regards des dangers du chemin.
Tandis que le Griffon galope avec furie,
Je vais mettre un moment Pégase à l'écurie.

* Ce mot signifie l'étendue qu'il y a entre les deux ailes déployées d'un oiseau.

CHANT SECOND.

Muses, je vais partir; amenez mon coursier:
Vîte, mon fouet, mes gants, tenez-moi l'étrier,
Allons, Pegase, allons; te sens-tu de l'audace?
N'es-tu pas las enfin d'être oisif au Parnasse?
Depuis que chez les morts Voltaire est descendu,
Je crois que tu mourras bientôt de gras fondu,
Au moindre mouvement te voilà tout en nage.
Tes ailes aujourd'hui ne sont d'aucun usage;
Galope donc, ami, si tu ne peux voler.
Qu'il est roide et pesant! il ne peut plus aller;
Je sens ses reins plier, et son jarret qui tremble;
Au lieu d'un bon galop il ne va plus que l'amble,
Ce pas défectueux que les chevaux, dit-on,
Prennent en vieillissant: je l'ai lu dans Buffon.
Si c'est la loi du sort, s'il faut que tout finisse,
Vas comme tu pourras, et que Dieu te bénisse.

Auprès du Pôle arctique, en ces affeux climats
Où le plus sombre hiver fait régner ses frimats,
Où des tristes Lapons la Nation fourrée,
Vend aux Navigateurs les enfans de Borée,*

* Selon les Relations de certains voyageurs, les Lapons ont parmi eux des sorciers qui vendent aux Navigateurs des cordons noués. En défaisant le premier nœud à telle hauteur, on a le vent qu'on souhaite, et ainsi des autres.

Le Temple de la Mode assis sur un rocher,
Aux habitans de l'air permet seuls d'approcher.
Pourquoi me dira-t-on, sous la Zône glacée,
Sa demeure par vous est-elle ainsi placée ?
Eh, ne savez-vous pas, censeur à l'alphabet,
Que les Dieux ont par-tout le temps comme il leur plait ?
Voyez un riche ici; c'est un Dieu sur la terre;
Quand le froid durcit l'eau, qu'il fait fendre la pierre,
Par l'hiver triomphant lorsqu'un fleuve enchaîné,
Sous un toît de crystal languit emprisonné,
Quand l'avide Marchand a fermé sa boutique;
Réduit, pour se chauffer, à son feu poëtique,
Quand l'Auteur dans son lit invoquant Apollon,
Voudroit qu'il fit couper tous les bois d'Hélicon,
Pour qu'un pauvre Poëte en ces temps si barbares
D'un feu consolateur pût réjouir ses lares;
Croyez-vous que pour lors se chauffant comme il faut
Le riche peut savoir s'il fait ou froid ou chaud;
L'Almanach seul lui dit la saison qui s'écoule ?
Chez lui le thermometre est presque au chaud de poule *.

* C'est le dégré de chaleur qu'il faut pour faire éclore les œufs de poule. Il est fixé au 32 dégré du thermometre de Réaumur. Cette chaleur seroit un peu forte pour un appartement; mais on sait que l'hyperbole est du domaine de la Poésie.

Et couronné de fleurs l'oranger tout surpris,
Se croit à Méxíco, lorsqu'il est à Paris.
Revenons au rocher, je ne vois point d'échelle :
Or ça, mon cher Pégase, il faut donner de l'aile ;
Prends l'essor, je vais lire une Ode de Rousseau.
Grand Dieu ! comme il s'élance ! il va comme un
oiseau.
Rousseau, par ton secours j'ai franchi ce passage ;
Sans toi j'aurois laissé ma tête pour péage.
Que cette Architecture est d'un goût merveilleux !
Que j'aime ce fronton noble et majestueux !
De tous ces chapiteaux les diverses figures,
Des femmes de Paris imitent les coëffures :
Est-ce l'ordre Ionique ou le Corinthien ?
Dans son savant traité Vitruve n'en dit rien.
Tous ces colifichets dont le Sexe est esclave,
Décorent à l'envi la frise et l'architrave ;
Par-tout des bracelets, des croix, des médaillons ;
Ainsi des Capitouls * on voit les écussons
Couvrir insolemment de leurs pompe frivole,
Ce pauvre Hôtel de Ville, appellé Capitole **.
Le Temple s'ouvre, entrons ; mais à quelque
pilier,
Il faut qu'auparavant j'attache mon coursier.

* Noms des Echevins de Toulouse.

** On lit sur la porte de l'Hôtel de Ville de Toulouse, ce mot, *Capitolium*. Toutes les croisées de la façade sont bordées des écussons des Capitouls, en fer doré, ce qui ne l'anoblit pas aux yeux des étrangers.

Demeure ici, Pégase, Apollon te l'ordonne.
Tu vas ronger ton frein près de cette colonne;
Je ne peux pas ainsi que Philippe le Bel, *
Ou Philippe Valois, on ne sait pas lequel,
Dans un Temple paroître en pompeuse manière,
Assis sur mon cheval et tenant ma rapière.
Je ne suis pas Monarque et vainqueur comme lui,
Et je n'ai pas battu les Flamands aujourd'hui;
Je dois entrer à pied, même à la dérobée;
Tu sais quelle fortune en mon lot est tombée;
De mon léger vaisseau qui fend le sein des mers
Toute la cargaison ne consiste qu'en vers.
Tout cela de Rodney ne vaut pas le partage, **
Et ne donne aucun droit de faire du tapage.
-- Mais c'est trop discourir, entrons sans plus d'écarts.
O Dieux ! que de beautés enchantent mes regards!
De quels premiers objets dans ce vaste édifice,
Mes crayons incertains offriront-ils l'esquisse?

* Philippe-le-Bel, vainqueur des Flamands à Mons-en-Puelle, entra dans l'Eglise de Notre-Dame à Paris, armé de toutes pièces, assis sur son cheval et l'épée à la main. On voit la Statue qui le représente ainsi près du chœur de cette Eglise. Voyez la Dissertation de M. de Saint-Foix, dernier volume des Essais sur Paris, où il prétend que c'est Philippe-de-Valois et non pas Philippe-le-Bel.

** On sait combien cet Amiral Anglois s'est enrichi à Saint-Eustache

Ici de Praxitèle un digne successeur,
Dirigeant avec art le ciseau créateur,
A montré sur ce bloc son adresse exercée,
Et sur un front de marbre a gravé la pensée.
Ici des Nations les costumes divers,
Sur la toile tracés à mes yeux sont offerts.
Dans le fier appareil d'une pompe barbare,
Sous une peau de tigre un farouche Tartare,
Un carquois sur l'épaule et son arc à la main;
Paroit avec l'audace et les traits de le Kain *.
Du détroit de Davis le ** sauvage intrépide
A sa barque attaché, vogue d'un cours rapide,
Les habitans des mers le couvrent de leurs peaux;
Il nâge, il plonge, il rame, il joue avec les flots,
Il brave la tempête, et Neptune en furie.
Considérant les jeux de ce monstre amphibie,
Le Matelot surpris, perché sur l'Artimon ***
Doute si c'est un homme ou si c'est un poisson.
Le vaillant Illinois, des animaux sauvages
Sur sa peau diaprée a gravé les images,

* Qui peut ignorer, ou avoir oublié combien le Kain étoit beau dans le rôle de Gengis-Kan!

** L'Esquimau assis dans sa barque faite de paux et d'arêtes de poisson à laquelle il est attaché par la ceinture, parcourt le vaste Océan Septentrional et se familiarise avec la mer comme avec son élément.

*** C'est le mât de la poupe.

Une lourde massue arme son bras nerveux.
Le Caraïbe ici, sans barbe et sans cheveux,
Montre son corps enduit du suc qui le colore *.
De la voûte des Cieux et du char de l'Aurore **
Près de lui son épouse étale les couleurs.
Le colibri doré, qui vit du suc des fleurs,
L'oiseau-mouche léger, charmante mignature,
Suspendus à son cou lui servent de parure.
L'Inca, tout rayonnant et d'or et de rubis,
Qui de l'astre du jour se vante d'être fils,
Porte sur sa poitrine une plaque brillante,
Où reluit du Soleil la face éblouissante.
La Rive, *** unique espoir de Melpomene en pleurs,
Ainsi du fier Zamore exhalant les fureurs,
Au superbe Gusman tu fais baisser la vue;
D'une terreur sacrée il sent son ame émue,
Et croit que pour venger ses enfans malheureux,
Le Dieu de l'Amérique est descendu des Cieux ****

* Le Rocou, suc rouge, dont les Caraïbes se frottent le corps.

** Les femmes des Sauvages se peignent le corps de bleu et de rouge.

*** On sait avec quelle supériorité M. de la Rive trop tôt retiré du Théâtre jouoit le rôle de Zamore. Voltaire assistant à une représentation de cette pièce s'écria dans un endroit où l'Acteur déployoit la fierté et l'énergie de son ame, *ah! que c'est bien!* que ce mot là vaut d'applaudissemens!

**** Le Soleil étoit le Dieu qu'adoroient les Péruviens.

Ici de l'Africain c'est la noire figure;
Une épaisse toison forme sa chevelure,
Et de son teint lustré l'éclatante noirceur,
De l'émail de ses dents relève la blancheur.
Il porte sa fétiche à son bras attachée; *
Ce n'est qu'une racine à la terre arrachée,.
Mais il croit que par elle il peut braver les coups,
De ce mauvais esprit dont il craint le courroux **.
Ici le Mandarin.... Un moment, je vous prie;
Je vais du noir au blanc et d'Afrique en Asie.
—Variez vos sujets? » ces conseils sont très-bons;
Le grand art est sur-tout de varier ses tons.
C'est par là qu'un récit nous attache et nous pique.
Autrement c'est montrer la lanterne magique;
Voilà ce que j'ai fait, je crois, sans le vouloir.
Je ferai mieux demain, mais achevons ce soir.
Puisque j'ai si long-temps raclé la chanterelle,
Il me faut remonter les cordes de ma vielle.

Selon l'ordre des temps, depuis nos premiers Rois,
Ici sont les habits de nos Ayeux Gaulois:
Sur sa robe une épouse alors dans sa parure,
Portoit de son époux les armes en peinture ***.

* Fétiche, Idole des Négres; c'est une racine, un oiseau etc. selon le caprice de celui qui choisit sa Divinité.

** Les Négres craignent beaucoup le Diable qu'ils nomment le mauvais Esprit.

*** Sous la première race de nos Rois, les femmes portoient des robes où les écussons de leurs maris étoient peints.

Les maris aujourd'hui, bien plus nobles vraiment,
Les portent sur le front, mais invisiblement ;
Et c'est pour les placer sous un abri commode,
Qu'enfin des grands chapeaux on a repris la mode.
On voit de ce côté rangés en bataillons,
Les énormes souliers de nos premiers Barons *.
Ce n'étoit pas la tête en ces temps d'ignorance ;
Mais le pied qui faisoit les hommes d'importance,
Voici tout l'attirail des Dames de la Cour,
Ces grands vertugadins de qui l'ample contour, **
Déroboit au Public souvent bien des mystères ;
Ces modes en tout temps ont été nécessaires.
Les bouffans en circuit ne vont plus aussi loin ;
On les peut cependant élargir au besoin.
De perruques, grands Dieux, quelle longue enfilade !
Les coëffures du Sexe ici sont en parade.
O célèbre Depain ! *** C'est ainsi qu'à nos yeux,
Tu montres de ton art les effets merveilleux ;

* Les Nobles seuls avoient le privilège de porter des souliers d'un pied et demi ou de deux pieds, suivant les dégrés de Noblesse. De-là, cette expression familière : être sur un grand pied dans le monde. J'ai vu une femme d'esprit persifler agréablement un jeune fat qui malheureusement n'avoit pas un petit pied, en lui disant qu'il avoit l'avantage d'être sur un grand pied, et qu'il pouvoit très-bien faire son chemin.

** Espèce de panier que les femmes portoient autrefois sous leurs jupes.

*** Célèbre Coëffeur des Dames, inventeur d'un grands nombre de coëffures modernes, et qui tient chez lui *Académie* de coëffure.

Lorsque sur ton balcon des marotes coëffées,
Annoncent que tu tiens la baguette des Fées;
De ton peigne savant les chef-d'œuvres nouveaux,
Oui, de Raphael même égalent les tableaux.
Est-il un seul objet dans toute la nature,
Qui n'ait déjà fourni le nom d'une coëffure?
A tracer tous ces noms j'aurois trop d'embarras;
Je n'en veux point citer pour n'en omettre pas.

Mais le bruit des haut-bois, des flûtes, des timbales,
Qui savent enflâmer les ames martiales,
Et dont avec plaisir j'écoute aussi le son,
Lorsqu'il n'amene pas des boulets de canon,
Cette Musique enfin, qu'on nomme Militaire,
Retentit tout-à-coup du fond du Sanctuaire.
Dieu! le rideau se lève. O Zulmé, je te vois;
Ce jour sera témoin de tes nobles exploits,
Sujets respectueux de la Reine des Belles,
Des Sylphes empressés te portent sur leurs aîles.
Sous un bouclier d'or tu peux braver les coups,
Des monstres furieux de ta gloire jaloux:
Chef-d'œuvre de la mode, et charme de la vue;
La Lévite paroît au dôme suspendue.
Zulmé, tes seules mains ont droit de la saisir;
Du faux goût expirant le régne va finir.
Les robes à longs plis et les manches pendantes,
Ne défigurent plus nos jeunes élégantes.
L'aimable Polonaise a fixé le bon goût,

Et la Lévite enfin triomphera par-tout.
Phénomenes brillans inconnus à nos Pères,
Vous serez désormais nos deux astres polaires.
Que de monstres affreux, aux terribles regards;
Pour combattre Zulmé volent de toutes parts!
Mais les Sylphes bientôt les poussant en arrière,
Autour de cette Belle ont fait une barrière,
Et ne pouvant alors l'attaquer de plus près;
Les monstres en fureur lui décochent leurs traits.
Un vrai siécle ambulant, une antique dévote,
La première à deux mains lui jette sa capote,
Son parasol, sa canne à la troisième fois,
Un Quaker, * son chapeau qu'il n'ôte point aux Rois.
Que vois-je? un Janséniste, en découvrant sa nuque,
Se prépare à lancer son énorme perruque.
Par la grace efficace il se sent animé,
Et de ses faux cheveux croit accabler Zulmé.
On diroit, au transport du corroux dont il brûle,
Qu'il voit en ce moment un Jésuite ou la Bulle.
Séduit par deux beaux yeux, un Moine plus humain,
Laisse tous ses sermons échapper de sa main.

* Nom d'une Secte d'Angleterre, prononcés *Couacre*, ce mot signifie Trembleur. On sait combien les Quakers ont d'aversion pour ce qu'ils appellent, *the hat-Worship*. L'adoration du chapeau.

Tel, percé jusqu'au vif, par un trait d'éloquence;
César (*), laissa tomber la fatale Sentence.
Mais, pour vaincre un Héros couvert d'un capuchon,
Il faut être Vénus et non pas Cicéron.
Plus dur qu'un roc, plus froid que la mer glaciale,
Un Hermite barbu fait voler sa sandale.
Vivant avec les Ours, de racines nourri,
Jamais par une Belle il ne fut attendri.
Le Mont Athos** n'a point d'habitant plus sauvage,
Pour tenter sa vertu, si dans son hermitage
La Reine de Paphos osoit mettre le pié,
Il la feroit sortir sans aucune pitié.
C'est fort bien fait à lui, mais si j'étois Hermite,
Vénus dans ma caverne auroit un meilleur gîte;
Je ne suis pas un Saint. Mon front prédestiné,
D'un cercle lumineux ne sera point orné.
Ah! je suis trop épris de ce monde frivole,
Et ce n'est pas ainsi qu'on gagne l'auréole!
Rarement, il est vrai, je goûte les plaisirs;
Pour se rendre coupable il suffit des désirs.
Mais je laisse Zulmé. Ne craignez rien pour elle,
Lecteur, vous allez voir triompher cette Belle.

* César avoit condamné Ligarius. Il tenoit l'Arrêt de mort dans sa main, lorsque ne pouvant resister à l'éloquence de Ciceron, défenseur de Ligarius, il laissa tomber la Sentence.

** Le mont Athos en Macédoine, est habité par un grand nombre de Caloyers ou Moines Grecs, qui vivent d'une manière fort rigide.

Elle poursuit son vol d'un cœur ferme et constant,
Digne de ses attraits et du prix qui l'attend,
Rien ne peut l'arrêter, déjà d'une main sûre,
Elle prend la Lévite ainsi que la ceinture.
A ce fatal instant dans le sein de la nuit,
Des monstres éperdus la cohorte s'enfuit.
Les fifres, les tambours, organes de la gloire,
Annoncent de Zulmé la brillante victoire.

Ainsi par les beaux Arts dès l'enfance attiré,
Pour l'amour des neuf Sœurs du monde séquestré,
Au pied du mont-Parnasse obscur Anachorete
J'ai reçu quelquefois leur visite secrete;
Mon ame en ces momens, au comble du plaisir,
Leur pardonnoit les maux qu'elles m'ont fait
souffrir.
Que ne leur dois-je pas? que leur douce présence,
A versé de bienfaits sur ma triste existence!
Aussi, près de voler dans un autre Univers,
Je mourrai doucement au bruit de leurs concerts.
Muses, vous me voyez sans fortune et sans titre,
Jouissant pour tout bien d'un lit et d'un pupitre,
Mais par vos entretiens conservant ma gaîté,
Célébrer les plaisirs et la frivolité.
Du luxe, dans mes vers, quand j'ai fait la peinture,
Je le peignois d'idée et non d'après nature.
De l'Hélicon peut-être en parcourant les bois,
Sur des tons plus hardis j'éleverai ma voix.
Inconnu maintenant, étranger au Parnasse,

Je n'ose me livrer à cet excès d'audace.
Qu'un Poëte aujourd'hui trouve peu de Lecteurs !
On lit à peine encor l'Almanach des neuf Sœurs,
De nos Peintres defunts quelque crayon posthume
Pour deux ou trois feuillets fait prendre le volume:
Quant à nous, écrivons sur des sujets piquans;
Intéressons le sexe, et parlons de rubans.
Thomas * peut célébrer le Czar des Moscovites;
J'ai vu les mœurs du siècle et je fais des Lévites.

* On sait que feu M. Thomas a laissé dans ses papiers un Poëme epique qu'il avoit entrepris et dont Pierre le Grand étoit le héros.

ÉPITAPHE DE MON PÈRE.*

Souvent, séchant les pleurs d'une famille en deuil,
Il arrêta la mort à frapper toute prête.
Le laurier d'Epidaure alloit ceindre sa tête,
Quand le fatal cyprès tomboit pour son cercueil.

Plein d'espoir dans le Dieu que l'Univers adore
Il entra dans la tombe au midi de ses jours;
Les pauvres maintenant le regrettent encore;
Sa veuve et ses enfants le pleureront toujours.

* Etienne de la Montagne, Médecin, mort à Bordeaux en 1769, dans sa quarante-cinquième année. Dans sa jeunesse, il avoit cultivé la poësie et composé diverses pièces fugitives où l'on remarque du goût, de l'harmonie et beaucoup de facilité. Il adressa deux Epitres à Voltaire, auxquelles cet homme célèbre répondit par deux Lettres très-flatteuses. Il avoit esquissé quelques sujets de Tragédie : dans l'une, intitulée : *la Prise de Carthage*, il y a un rôle d'Asdrubal, où l'on trouve des vers d'une couleur tragique, de la fierté et quelques beaux mouvements, comme on en jugera par cette apostrophe.

« Patrie, il faut du sort que l'arrêt s'exécute.
Tombe ; mais l'Univers a les yeux sur ta chûte.
Portes en expirant tes coups les plus hardis,
Et que tes fiers vainqueurs tremblent sur tes débris. »

Il eut le bon esprit de préférer à la gloire brillante que donnent les succès littéraires, la gloire plus solide d'être utile aux hommes. Dans l'exercice de sa profession il avoit ce tact sûr, ce coup-d'œil juste et prompt, si nécessaires dans la pratique, et sans lesquels les plus grandes connoissances théoriques ne font souvent qu'accroître l'incertitude du Médecin, lui faire manquer le moment d'agir, ou l'égarer dans de fausses routes. Plus une maladie étoit aigue, plus il faisoit admirer la fécondité de ses ressources et la promptitude de ses opérations. Il a écrit un *Essai sur les Fièvres aigues*, imprimé à Bordeaux (*Voyez* la France Littéraire) où l'on trouve des observations bien faites et précieuses pour les Praticiens. Elles servent de développement et de preuve aux principes ætiologiques qu'il établit. Des notes fort étendues accompagnent cet essai : elles sont presque toutes relatives à des objets de pratique. On en remarque une qui présente un apperçu neuf sur l'organisation du cerveau. Le respect filial ne nous empêchera pas de dire qu'on désireroit

plus de simplicité et quelquefois plus de précision dans le style qui fait voir trop de prétention à l'élégance. Une élocution noble, grave et simple est la seule qui convienne au Médecin. L'Auteur eût vraisemblablement fait disparoître ces défauts dans une seconde édition de cet Ouvrage, qu'il se proposoit d'étendre par de nouvelles recherches et observations. Il avoit rassemblé beaucoup de matériaux pour cet objet, lorsque la mort le surprit. Ce fut au moment qu'il alloit être nommé à une des premières places de Médecin de la Cour, par la recommandation du Maréchal de Richelieu, qu'il avoit traité dans des maladies dangereuses, et dont les connoissances en Médecine rendoient la confiance encore plus honorable qu'elle ne l'étoit par ses dignités. Il portoit beaucoup d'enjouement dans la société, et y brilloit par une facilité extrême à manier la parole avec agrément. On peut dire aussi qu'il exerçoit sa profession avec toute la noblesse qu'elle exige, accueillant les Médecins qui voyageoient pour s'instruire, et leur communiquant ses lumières et ses observations. Il mourut avec beaucoup de fermeté et de résignation, après avoir satisfait à tous les devoirs de la Religion qu'il professoit, universellement regretté de ses concitoyens, et des pauvres auxquels il avoit toujours donné ses soins avec la plus grande humanité. Cette Notice est peut-être déplacée

dans un Recueil tel que celui-ci; mais il n'est point de lecteur sensible qui ne pardonne à un fils de saisir l'occasion de jetter quelques fleurs sur la tombe d'un père dont, après vingt ans écoulés depuis sa mort, le souvenir lui fait toujours verser de nouvelles larmes.

Comme tout ce qui sort de la plume de Voltaire a droit d'intéresser tous les Lecteurs, on va donner ici la copie des deux Lettres dont on a fait mention dans cette Notice. Ces Lettres n'ont jamais été imprimées, et sont toutes les deux écrites de la main de cet illustre Auteur.

LETTRES

DE M. DE VOLTAIRE,

A M. DE LA MONTAGNE.

PREMIÈRE LETTRE.

A M. DE LA MONTAGNE,

A LANGON EN GUYENNE.

A Lunéville, ce 30 septembre 1748.

J'AI lu, Monsieur, avec un très-grand plaisir, votre Epitre. Il est bien rare d'avoir en Province un goût aussi formé que le vôtre. Vous êtes fait pour la Capitale, il faut que tous les talents s'y rendent; mais je vous avoue que je serois bien fâché de n'y pas être quand vous y serez, et que je quitte avec plaisir la ville où je vous exhorte d'aller. La Cour du Roi de Pologne, où je passe une partie de l'année, est un séjour encore plus enchanteur que Paris même. En quelque endroit que je sois, je serois fort aise de rencontrer un homme qui pense et qui écrit comme vous.

J'ai l'honneur d'être, etc.

VOLTAIRE.

SECONDE LETTRE.

A Lunéville en Lorraine, ce 18 octobre 1748.

JE crains bien, Monsieur, dans les fréquents voyages que j'ai faits cette automne, de n'avoir pas répondu à votre lettre obligeante et à vos beaux vers. Il y auroit de l'ingratitude à moi à ne vous en pas remercier. Je devrois même vous répondre dans notre langue poëtique que vous parlez si bien, comme les initiés ne s'écrivoient que dans la langue sacrée; mais il est bien difficile de faire des vers en voyageant. La Cour du Roi de Pologne, où j'ai eu l'honneur de passer quelque temps, a été un peu ambulante. Pardonnez-moi si je vous dis, avec toute la simplicité de la prose, que peu de vers m'ont fait autant de plaisir que les votres, et qu'il n'y en a point qui me fassent plus d'honneur. Je voudrois être à portée de pouvoir marquer à l'Auteur à quel point j'ai l'honneur d'être, etc.

VOLTAIRE.

TABLE

DES MATIÈRES.

L'AMOUR qui renaît de ses cendres. pag. 1
A Madame ***. 4
A une Religieuse, nommée sœur Saint Augustin. 5
Le Gascon satisfait de sa femme. 6
Le Serin de Lucile. 7
Stances écrites en voyant le Tombeau du Duc de Choiseul, ect. 8
A trois Sœurs. 10
A M. le Chevalier de Pougens, en lui faisant présent de œuvres de Charron reliées en parchemin. 11
Impromptu à une jeune Dame qui se plaignoit de la foiblesse de sa vue. 13
A Mlle. de V*** en lui donnant une Croix pour porter au cou. 14
A Madame de R**** dont le mari excédé

par les tracasseries de sa femme étoit parti de Bordeaux et s'étoit réfugié à Toulouse. 14

A Madame de Gouge, après avoir lu une de ses Comédies. 15

Epigramme. 17

A Mlle Lucile D*** en lui présentant une bourse. 18

Rondeau à Mlle. Olivier. 19

Le Tombeau de Mlle. Olivier. 20

A Monsieur ***. en réponse à une lettre écrite de Toulouse, ect. 21

Romance Allégorique à Madame Duplessis. 23

A Mlle Thérese L. N. qui m'avoit envoyé un baiser dans une lettre, pendant mon séjour à Londres. 26

A Monsieur le Mièrre, de l'Académie Françoise, en lui envoyant deux de mes opuscules. 27

A Mlle. de V**** pendant sa convalescence, après une maladie dangereuse. 28

A M**** qui m'avoit adressé des vers où il faisoit l'éloge d'un de mes ouvrages. 30

A M. Mercier, après avoir lu son ouvrage

intitulé, *mon Bonnet de nuit*, ect. 31
A M. Saint Fal, après une représentation de Roxelane et Mustapha, ect. 33
Stances sur la mort de Madame de **** 34
Sur la mort du célebre le Kain. 36
Stances composées à la Campagne, après avoir reçu une lettre d'une jeune habitante des Pyrénées. *ibid*
A M. d'Azincourt, de la Comédie Françoise. 39
A M. François de Neufchateau, qui dans une de ses Lettres avoit dit du bien de mon Poëme, intitulé : *La Lévite conquise.* 41
A M** qui m'avoit adressé des Stances. 43
L'Amateur de la Décence. 46
A M. de la Rive, de la comédie Françoise. 47
Quatrain pour mettre au bas du portrait de Madame de Gouge. 48
Épitre a Isabelle. 49
Après avoir entendu Madame Siddons, Célèbre Actrice du théâtre de Drury-Lane. 53
Entretien avec Dieu. 54
Romance. 61
Stances à M. Garat, à l'occasion de l'extrait

qu'il a donné dans le Mercure, de mon Poëme de la Lévite Conquise. 63

Epigramme. 65

Vers écrits après avoir entendu un célèbre Chanteur, dans une maison de campagne. 66

A M. R****. 67

A Madame de ****, étant à sa maison de campagne, près Surêne. 69

A M. d'Alembert, en lui envoyant quelques-uns de mes Ouvrages. 70

A Mlle. de...., en lui envoyant une Estampe, représentant Abailard aux genoux d'Héloïse. *ibid.*

A MM. du Musée de Bordeaux, qui m'ont fait l'honneur de me nommer Correspondant. 71

Vulcain et le Commerçant, (Fable). 74

Stances à M. de Voltaire, 76

Le réveil d'un amant à Zélis. 78

La méprise du Gasçon, (Conte). 79

Le charme de la voix. 81

A Mlle. M...., 82

Les Souvenirs. 83

Vers pour mettre au bas du portrait de M. Mercier. 86
Couplets adressés à Madame de L-ch. jeune dame Angloise. 87
Chanson. 88
Sur deux Frères qui se faisoient des compliments en vers dans les Journaux. 90
Cantique. 91
Billet circulaire, pour inviter mes amis à dîner. 92
Salmon ou l'innocence reconnue, Ode. 93
à Mlle. ..... en lui présentant un fichu. 101
La Réparation complette. 102
A M. .... qui me disoit que mon nom rappelloit celui d'un de nos plus grands Philosophes, et qui m'exhortoit à tâcher de me rendre célèbre comme lui. 103
Vers présentés à Madame du Boccage. 104
Sur un poëte Satyrique. *ibid.*
A M. Dorfeuil, après l'avoir vu pour la troisième fois dans le rôle de Philoctete, Tragédie de M. *de la Harpe*. 105
A Mlle. ..... qui venoit de jouer le rôle

de Zaïre sur un Théâtre de société. 106
Le songe d'un Poëte tragique ; 107
Le Naufrage du Halsewell, Ode. 109
A M .... Auteur d'un ouvrage de poësie qu'on avoit critiqué dans quelques journaux. 116
Le Gygne, le Renard et l'Aigle, Fable à M. le Chevalier de Pougens. 117
Epigramme. 124
A Madame ..... Qui avoit mis de la poudre sur mes cheveux le lendemain de Pâques. 125
Au Roi d'Angleterre. 126
Epigramme. 127
Sur un Capitoul. 128
A M. L. G. D. L. S. qui m'invitoit à aller le voir à Saint-Germain au mois de Septembre 1785. 129
A Madame d'E..... au Couvent de 131
La Lévite conquise, Poëme en deux Chants. 135
Epitaphe de mon père. 147
Lettres de M. de Voltaire à M. de la Montagne. 161

LIVRES NOUVEAUX

qui se trouvent chez KNAPEN Fils, Libraire Imprimeur, rue S. André-des-Arts, en face du Pont S. Michel. (1)

ÉTRENNES DE MNÉMOSYNE ou Recueil d'Epigrammes et de Contes en vers, 1788 et 1789. Prix 1 liv. 4 sols, chacun.

Il paroitra chaque année dans le courant de Décembre un Volume de cet Ouvrage.

Poësies diverses, par M. de la Montagne, Auteur de plusieurs Ouvrages Dramatique. 1 liv. 16 s.

Expédition à la Baye Botanique, 1 liv. 10 s.

Observations sur le Réglement du 22 Mai 1781, concernant les preuves de Noblesse exigées pour entrer au service, 12 s.

Revues, Erreurs et Méprises de différents Auteurs célèbres en matière Musicale. 1 liv. 16 sols.

(1) On recevra tous ces Ouvrages, francs de port, au prix indiqué dans le Catalogue, en affranchissant les Lettres & l'Argent.

Répertoire Universel, Portatif, d'Augustin Rouillé, *in*-8o. 2 vol. broc. 10 liv. 4 sols.

Répertoire Anglois, *in*-8o. 2 vol. broc. 4 liv.

Dissertation sur cette Question : Est-il des Moyens de rendre les Juifs plus utiles et plus heureux en France ? Ouvrage couronné par la Société Royale des Sciences et des Arts de Metz; par M. Thiery, Avocat au Parlement de Nancy. 1 liv. 10 sols.

De l'Influence des Passions sur les Maladies du Corps Humain, par M. William Falconer, Docteur en Médecine, Membre de la Société Royale de Londres, et Correspondant de la Société de Médecine de la même Ville; Dissertation qui a obtenu, en 1787, la premiere Médaille fondée en l'honneur du Docteur Fothergill, dans la Société de Médecine de Londres, traduit de l'Anglois; par M. de la Montagne, Docteur en Médecine. 1 liv. 16 sols.

La Visite d'Été ou Portraits Modernes, par l'Auteur de Georges Bateman et Maria, 2 vol. trad. de l'Anglois, par M. de la Montagne, Auteur de plusieurs Ouvrages Dramatiques. 3 liv.

Dictionnaire de Musique, dans lequel on sim-

plifie les expressions et les définitions Mathématiques et Physiques qui ont rapport à cet Art, avec des Remarques impartiales sur les Poëtes Lyriques, les Versificateurs, les Compositeurs, Acteurs, Exécutants, etc. avec cette Epigraphe :

Les discours trop savants ne parlent qu'aux oreilles.

par J. J. O. de Meude-Monpas, Chevalier. 3 liv.

Réponse à la Question proposée par M. l'Abbé Raynal, adressée à l'Academie de Lyon :

Les richesses toujours ont causé nos malheurs.

Par J. J. O. de Meude-Monpas, Chevalier. 22 sols.

La Mort de Molière, Pièce en trois Actes, en vers, reçue à la Comédie Françoise, le 31 Janvier 1788. 1 liv. 4 sols.

Détails authentiques, relatifs à la tenue des Etats-Généraux, en 1614, au commencement de la majorité de Louis XIII, tirés du Mercure françois et de l'intrigue du Cabinet. Les Etats-Généraux de 1614 sont les derniers qui ont été tenus en France ; ils paroissent devoir, dans les circonstances actuelles, fixer plus particulièrement

que les autres Assemblées de ce genre, l'attention et la curiosité des Citoyens de chaque ordre. On verra, sans doute, avec quelqu'intérêt, les noms et qualités de tous les Députés dont ils furent composés, le cérémonial qu'on observa à leur ouverture, les objets qui y furent discutés, et le résultat des opérations qu'ils occasionnèrent. C'est-là le tableau que l'Editeur s'est proposé de mettre sous les yeux de ses lecteurs. 1 liv. 4 sols.

Fables Nouvelles, par M. Richaud Martelli, avec cette Epigraphe de la Fontaine, tirée de la quatrième Fable du huitième Livre :

Le monde est vieux, dit-on; je le crois, cependant
Il le faut amuser encor comme un enfant.

1788. 1 liv. 4 sols.

Délassements Champêtres ou Elite de Poësie: Pastorales, traduites de l'Allemand, par M. Paillet, Avocat en Parlement, 1788. 1 liv. 10 s.

iothèque
é d'Ottawa
éance

The Library
University of Ottawa
Date due

a39003 009583427b

47.4